

OUT EL KOULOUB – Leilet el Qadr - La Nuit de la Destinée

Sheila Cristina dos Santos

ACÁCIA

Número 02, dezembro de 2019

URL: www.revista-acacia.com.br/2019/02/out-el-kouloub

www.revista-acacia.com.br



Como citar esta tradução

KOULOUB, Out El. Leilet el Qadr - La Nuit de la Destinée. Tradução, prefácio e notas: Sheila Cristina dos Santos. **Acácia - revista de tradução**, Florianópolis, v. 2, n. 2, p. 126-181, 2019. ISSN 2595-3915. Disponível em: <<http://www.revista-acacia.com.br/2019/02/out-el-kouloub>>.



Sobre a autora

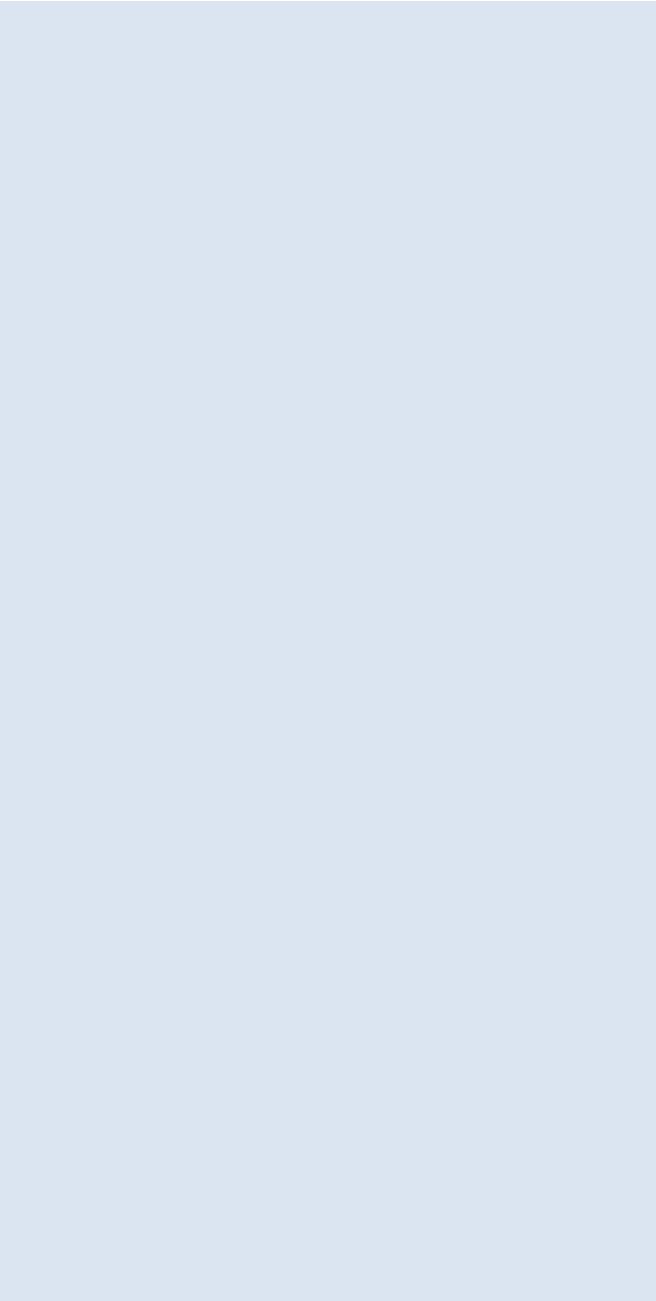
“Out-el-Demerdashiyya foi uma escritora egípcia do início do século XX, tendo adotado como pseudônimo “Out el Kouloub”, que em língua árabe significa “alimento para os corações”. É por esse nome que ela é mais conhecida, e é ele que aparece em todas as suas obras e em trabalhos que citam a autora” (SANTOS, 2018). Não se sabe ao certo o ano em que ela nasceu, algumas fontes dizem 1892, outras, no entanto, afirmam que teria sido 1899. De certo, sabemos que ela nasceu no Cairo e faleceu em 1968, na Áustria ou Itália. Ao longo de sua vida, publicou 8 obras: *Au hasard de la pensée* (1933), *Harem* (1937), *Trois contes de l’amour et de la mort* (1947), *Zanouba* (1947), *Le Coffret hindou* (1951), *La nuit de la destinée* (1954), *Ramza* (1958) e *Hefnaoui le magnifique* (1961). Suas obras buscam apresentar a cultura do Cairo através de um olhar de quem nela está inserido.

Sobre o texto

A obra *La nuit de la Destinée* foi publicada pela editora Gallimard em 1954. Com esse livro, Out el Kouloub parece tentar resgatar em seus compatriotas a memória coletiva composta por suas heranças islâmicas que, ao que parece, se perdia com a colonização. O livro é dividido em seis capítulos, cujos títulos compõem o calendário das principais celebrações islâmicas. Essa obra não tem uma trama centrada em um único personagem, mas se focaliza em ritos gerais islâmicos, ou seja, vivenciados em todo o mundo. *La nuit de la destinée* foi prefaciada por Émile Dermenghem, orientalista francês e estudioso do Islã. O conto aqui apresentado leva o mesmo nome da obra *LEILET EL QADR*, sendo esse apresentado em árabe, e nos introduz a essa noite que ocorre alguns dias antes do final do Ramadã e a qual os muçulmanos passam em oração e devoção, esperando pelo sinal de que tudo que se deseja, se realizará.

Sobre a tradutora

Sheila Cristina dos Santos é tradutora e professora de francês. Possui uma graduação em Língua e literatura francesa pela Universidade Federal de Santa Catarina (2016) e mestrado (2018) em Estudos da Tradução pela mesma instituição. Atualmente é doutoranda bolsista CAPES no Programa de Pós-Graduação em Estudos da Tradução da Universidade Federal de Santa Catarina,



na área de Teoria, Crítica e História da tradução. Seus principais interesses estão voltados para os seguintes temas: Literatura árabe de expressão francesa, Literatura de autoria árabe, Literatura de língua árabe, feminismo árabe.

LEILET EL QADR*

LA NUIT DE LA DESTINÉE

(27 Ramadan)

*Au nom d'Allah le Bienfaiteur Miséricordieux.
Nous l'avons fait descendre durant la Nuit de la Destinée.
Qui t'apprendra le prix de la Nuit de la Destinée ?
La Nuit de la Destinée vaut mieux que mille mois.
Les Anges et l'Esprit descendirent, portant les ordres du Seigneur.
Elle est bénie jusqu'au lever de l'aurore¹.*

L'avant-dernière nuit du mois de Ramadan*, Leilet el Qadr, la Nuit de la Destinée, est certes bénie entre toutes : l'Esprit, L'Ange Gabriel, est descendu du Ciel et il a remis au Prophète la Révélation comme Lumière et Direction pour les Hommes : le Livre d'Allah, le Coran, Flambeau et Loi de l'Islam. Leilet el Qadr est donc un pieux anniversaire. Aussi beaucoup de fidèles croient-ils que cette nuit puisse devenir la nuit de leur destinée. Ils la passent alors en prière et en méditation, dans l'espoir qu'un événement imprévu réalisera leurs vœux.

Je ne parle pas naturellement des habitants de la ville moderne. Les yeux tournés vers l'Occident, ils n'ont aucune chance de voir paraître dans ce ciel d'astres morts un signe de Dieu. Savent-ils même encore quel soir tombe Leilet el Qadr ? Peut-être, s'ils ont encore chez eux une aïeule, leur attention est-elle éveillée par un parfum d'encens inhabituel, un plat de mouhalabia* ou de couscous qui apparaît sur la table ; la vue de la vieille dame tout de blanc vêtue, roulant son chapelet à la main, laisse pressentir que ce soir n'est pas comme les autres ; ou bien une voix de fiki* récitant la sourate* sacrée leur fait soudain s'écrier : « Mais c'est Leilet el Qadr ! ». S'ils ont encore un peu de pitié dans l'âme, ils s'attardent à écouter non sans émotion les ayas* que psalmodie le vieillard. Sinon, ils se bornent à penser avec un soupir de soulagement : « Leilet el Qadr ! Ramadan se termine ! Fini le jeûne ! ».

*Leilet el qadr : la nuit de la destinée.

1. Coran: Sourate 97: El Qadr.

*Ramadan : neuvième mois de l'année musulmane : il est le mois du jeûne. Les mois musulmans sont lunaires et commencent à la nouvelle lune. Le « jour » commence à la tombée de la nuit ; la nuit du 27 ramadan suit donc la journée du 26.

*Mouhalabia : plat de riz au lait.

*Fiki : récitant du coran.

*Sourate : chapitre du coran, désigné par un terme tiré de l'un des versets. La sourate el baqarat (ou la sourate de la génisse) est la seconde du coran, et une des plus connues.

*Aya : verset du coran- le coran se compose de cent quatorze sourates ou chapitres, et chaque sourate d'un nombre variable « ayas ».

Mais dans les quartiers populaires tout le monde connaît Leilet el Qadr, tout le monde l'attend avec anxiété, et personne, et personne ne songerait à dormir cette nuit-là ! Les maisons, les boutiques restent éclairées jusqu'à l'aube. Dominant les bruits de la rue, la radio proclame partout la parole de Dieu, et on ne se laisse pas de l'entendre.

Y a-t-il rien au monde de plus profond et de plus beau ? Rien qui introduise autant, qui élève mieux l'âme au-dessus des misères de la vie ? Rien qui soit plus harmonieux et qui porte à l'oreille et au cœur une joie plus parfaite que ces versets sacrés, surtout si l'on a choisi pour les réciter à la radio un fiki à la voix d'or, qui sait faire chanter les syllabes et arracher aux auditeurs attentifs des exclamations d'enthousiasme ?

Et quelle foule dans les rues ! On va de-ci de-là, le nez en l'air. Aux terrasses des cafés, pas une place libre ; les chaises, les petites tables ont envahi les trottoirs et débordent sur la chaussée. Tout en roulant, sous leurs doigts agiles, les grains de leur chapelet d'ambre, les hommes assis lorgnent vers le ciel. Les moins favorisés, qui n'ont trouvé de place qu'à l'intérieur, sortent à tout instant et d'un coup d'œil rapide parcourant la voûte étoilée.

C'est qu'il s'agit d'une affaire capitale, qui peut d'un seul coup transformer la destinée d'un homme. Dieu, tout le monde le sait, pour se manifester à ses créatures qui pourraient être tentées de l'oublier, lance à l'improviste dans les cieux une étoile qui, une seconde, file et disparaît. Mais en cette nuit privilégiée, nuit de la Destinée, c'est un astre d'une grosseur et d'un éclat incomparables que le Seigneur des mondes fait rouler dans l'espace ; quiconque a la chance de le voir, et la présence d'esprit de faire un vœu, obtient de Dieu la réalisation de son désir.

Vous le pensez bien ! Chacun de ceux qui sont là, à scruter les cieux, tient son vœu tout prêt ! La prospérité de sa famille, celle de ses affaires, un mariage avantageux, une bonne récolte, un succès à un examen, la naissance d'un fils, une augmentation de salaire, l'argent pour aller en pèlerinage à La Mecque, de l'avancement dans un bureau, le mariage de filles déjà âgées, la sortie d'un numéro à la loterie, la guérison d'un enfant malade, la hausse des prix du coton, le bon résultat d'une démarche, un procès à gagner... qui n'a pas de souhait à formuler ? Le plus dépourvu d'imagination désire au moins la richesse !

On raconte même en plaisantant l'histoire de cette bonne femme qui, ayant eu la chance de voir Leilet el Qadr, s'est contentée de demander un pot de beurre fondu pour la fête prochaine.

Ne voyez pas là une superstition sans fondement. On peut vous fournir des preuves. N'importe lequel de ces hommes connaît des exemples de destinée transformées à la suite d'un vœu fait au bon moment, parce qu'on a vu, comme on dit, « Leilet el Qadr ».

Approchons-nous de ce groupe silencieux : le vieux à la barbe grise, c'est Abdel Latif, mon fabricant de qob'abs* ; son voisin de droite, qui roule de gros yeux et qui semble très méchant- en vérité c'est le plus timide des hommes- c'est Farag Ibrahim, mon laitier ; le petit, c'est Faouzi, le marchand de cigarettes : sa boutique ? Une boîte qu'il porte sur le bras ; cet autre qui plisse les paupières et sourit d'un air entendu est connu sous le nom de Moallem* Zalata ; il est dans les affaires ; on ne sait pas trop lesquelles ; il passe sa vie au café ; il connaît tout le monde, est au courant de toutes les nouvelles. A côté de lui se tient Mahmoud Hassan, l'orfèvre de la ruelle qui passe derrière ma maison, chez qui on ne voit jamais personne que des voisins en train de boire un café en bavardant. Quant à ce colosse aux bons yeux rieurs, qui tourne les pointes de sa moustache en vous regardant, c'est Omar ; il fabrique les plus jolies poteries de la ville ; il a beaucoup de clients, de clientes surtout ; il devrait être riche, mais il ne sait pas résister aux compliments que lui font les femmes sur les coloris vifs de ses terrines et de ses vases à fleurs ; et il finit par céder à deux piastres ce qui lui a coûté quatre.

La connaissance est faite. Asseyez-vous sans crainte, ce sont les plus honnêtes gens du monde. Il est vrai que la fortune ne leur a pas souri. Mais que voulez-vous ! Aucun d'eux n'a encore vu Leilet el Qadr. En revanche, les histoires de ceux qui ont eu cette chance, ils les connaissent toutes, et si vous n'êtes pas pressé, ils vous en raconteront jusqu'au matin.

Écoutons pour commencer celle de Farag le laitier :

- Quand vous passez devant la maison en construction au bout de cette rue, vous voyez sur un tableau en lettres grosses comme cela- et il fait un grand geste- : « MOALLEM MOUKHTAR EL DIB, entrepreneur ». Près de Bab el Foutouh, à l'entrée d'un chantier, vous lisez encore : « MOUKHTAR EL DIB, entrepreneur ». Et c'est la même chose à Sayeda Zeinab, à Rod el Farag, ou à Husseinieh. Un entrepreneur qui fasse d'aussi bonnes affaires, vous n'en trouverez aucun autre au Caire. Il a une maison à lui à Mounira, il a une auto, des domestiques, de l'argent à ne savoir qu'en faire. Eh bien ! Moi, je l'ai connu, le moallem Moukhtar el Dib, quand il n'était qu'un pauvre diable. Il habitait alors porte à porte avec nous, à Quaitbay, au milieu des cimetières ; il était maçon, comme mon père. En ce temps-là les maçons chômaient souvent, et les salaires

**Qob'ab : sandale à semelle de bois.*

**Moallem : maître, patron.*

n'étaient pas gros. Moukhtar avait quatre enfants, dont l'aîné était de mon âge ; on ne leur achetait jamais de galabieh* neuve, et ils ne mangeaient pas à leur faim tous les jours.

Cette année-là était particulièrement dure pour les maçons ; et Ramadan avait été pour tous un vrai mois de jeûne. Moukhtar voyait arriver les fêtes et se désespérait de n'avoir pas même les quelques millièmes nécessaires pour acheter un kahk* à ses enfants ; pas même de quoi apaiser leur faim.

Moukhtar était un homme pieux ; au lieu de traîner dans les cafés ou dans les rues, durant ces interminables journées de Ramadan où il n'avait rien à faire, il passait de longues heures dans la mosquée de Quaïtbay, à côté de chez nous, et il priait, priait, sans jamais désespérer. Il avait mis son dernier espoir en Leilet el Qadr. Il passa la soirée, puis une partie de la nuit avec nous tous, assis sur la pçace devant la mosquée, à surveiller le ciel. Il n'avait rien mangé depuis plus de vingt-quatre heures ; il roulait à toute vitesse les grains de son chapelet sous ses doigts en répétant : « Allah!Allah ! Allah ! ». Peu avant l'aube, il nous quitta. Nous n'y avons pas prêté attention. Tout à coup nous le vîmes réapparaître, tremblant de tous ses membres, les yeux hagards, bégayant : « J'ai vu Leilet el Qadr ! ». Et il nous raconta qu'il était monté sur la terrasse de sa maison ; il avait regardé fixement en direction de la Kaaba sacrée, en priant sans arrêt. Et soudain il avait vu dans le ciel une boule de feu qui était passé, en laissant derrière elle une traînée lumineuse et éblouissante. Juste le temps de s'écrier : « Seigneur, donnez-moi ce qu'il faut pour nourrir ma famille ! », et il était tombé la face contre terre... Quand il avait repris ses sens, le ciel était clair.

Moukhtar frissonnait de fièvre ; nous l'envoyâmes se coucher.

Eh bien ! Je vous le jure sur le tombeau de Sayed* el Badaoui, quelques heures plus tard, une voiture s'arrêtait devant chez nous. J'étais sur le pas de ma porte : un cheikh en descendit et me demanda où habitait Moukhtar le maçon. Je le lui dis et courus prévenir mon père. Quand le cheikh fut reparti, nous entrâmes chez Moukhtar : il était à genoux, les mains levées, les yeux au ciel, en extase ; il remerciait le Seigneur à haute voix. Sa femme, ses enfants, tous semblaient transfigurés par la joie. Ils nous montrèrent, posés dans un mouchoir, des bracelets, des bagues, des boucles d'oreilles, des bijoux en argent, en or, et des pièces de monnaie de toutes sortes. Le cheikh que j'avais vu était l'omdeh* d'un village de la Charkieh. Une tante de Moukhtar , qui y habitai, était morte quelques jours auparavant, et c'était son héritage que nous voyons là, dans la pauvre chambre. Ce soir-là, le coup de canon résonnait encore que nous étions déjà tous à table devant un bon plat de fèves, et le lendemain, pour la fête, nous mangeâmes du mouton, comme nous ne l'avions jamais fait, et des amandes et du gâteau. Je dis « nous », car Moukhtar n'était pas égoïste et il nous invita à participer à sa bonne fortune.

**Galabieh : longue robe à manches des gens du peuple.*

**Kahk : gâteau sucré.*

**Sayed : seigneur. Sayeda : dame.*

**Omdeh : mairie.*

Mais son épouse était une femme de tête ; elle ne voulait pas que tout l'héritage se dissipât en réjouissances. Sur ses conseils, Moukhtar acheta un petit terrain, juste derrière chez lui. Il entreprit d'y construire une maison ; ainsi pourrait-il louer des chambres et se constituer un revenu assuré.

Il se mit aussitôt à déblayer les ruines du vieux bâtiment qui encombraient le terrain et à creuser les fondations. Un jour, sa pioche heurta un objet dur et sonore : c'était un vase de cuivre plein de pièces d'or ! des pièces d'or très anciennes, du temps des Mamelouks, au moins ! Moukhtar en dansait de joie : « C'est Leilet el Qadr ! C'est Leilet el Qadr ! » s'écriait-il en riant. Et il remerciait Dieu du fond du coeur.

Vous pensez bien qu'après cela, il eut de quoi construire des maisons et des maisons ! Il embauchait des ouvriers par centaines. Ses biens s'augmentaient. Mon père est devenu son chef de chantier ; et j'ai pu grâce à lui m'établir marchand de lait. Je vous l'ai déjà dit, le moallem Moukhtar el Dib est un homme pieux et généreux ».

Mais le bon Omar s'impatiente ; il a écouté jusqu'au bout le récit, cent fois entendu, de la fortune de Moukhtar el Dibe. A son tour maintenant de raconter son histoire.

- C'est, dit-il, l'histoire d'Abdel Fattah Bayoumi, mon cousin, telle qu'il me l'a contée lui-même, en jurant sur la tête de ses enfants qu'il n'inventait absolument rien.

Abdel Fattah Bayoumi était de ma famille très pauvre. Son père vendait de l'huile dans les rues de Rod el Farag ; à sa mort, Bayoumi, qui n'avait alors que treize ans, prenait la lourde jarre noire sur la tête et s'en allait de porte en porte dans le quartier, débitant un rotoli* d'huile ici, un demi-rotoli là, appelé par les uns, rebuté par les autres. Il rentrait le soir dans le misérable sous-sol où il habitait avec sa mère et sa jeune sœur, content s'il avait gagné quelques piastres pour les nourrir.

Vingt ans plus tard, il errait encore tout le jour dans les mêmes rues, où l'on connaissait son cri : « Zeit el baladi * », ses habits gras, sa maigre face luisante, et sa grosse jarre suintante qui s'allégeait quand le soir approchait, sans que sa poche s'alourdît beaucoup.

Sa mère était morte, sa sœur partie ; il s'était marié, et des sept enfants qui lui étaient nés, deux seuls survivaient, mal nourris, mal soignés, toussant à longueur de jour et de nuit dans le sous-sol humide qu'il n'avait jamais pu quitter pour un meilleur logis.

**Rotoli : unité de poids, environ 450 grammes.*

**Zeit el baladi : huile du pays (baladi : local indigène).*

Il ne s'était jamais révolté contre la destinée : n'est-elle pas voulue de Dieu ? Mais dans ses prières, auxquelles il ne manquait jamais, il demandait à Dieu de l'aider à mieux subvenir aux besoins des siens. Lui aussi avait mis son espoir en Leilet el Qadr, mais en vain, jusqu'au jour où le miracle enfin se produisit.

Ce soir-là, en rentrant de sa tournée, à l'heure de la prière, il s'était arrêté devant les ruines du petit tombeau d'un saint homme. Il était allé jusqu'au Nil chercher de l'eau dans sa mesure d'huile ; il avait fait ses ablutions, et prié avec ferveur. Ensuite, bien que la nuit fût tombée, il avait décidé de rester là un moment ; à quoi bon rentrer à la maison ? Le peu pain qui s'y trouvait n'était pas de trop pour sa femme et les petits, et les six piastres qu'il avait dans sa poche, il devait les garder pour renouveler le lendemain sa provision d'huile.

Un soir sans dîner, ce n'est pas une affaire, à la fin de Ramadan ; l'estomac s'est habitué au jeûne ; un morceau de pain le matin, avant le lever du soleil, lui suffirait pour attendre le lendemain soir. La journée suivante serait meilleure, s'il plaisait à Dieu.

Il prit son chapelet et il répéta le nom d'Allah, inlassablement. Pendant combien de temps ? Il ne s'en souvient plus. Tout ce qu'il peut dire c'est que soudain il vit, distincte dans le ciel, une porte d'or étincelante qui s'ouvrit à deux battants : une gerbe d'étoiles éblouissantes en jaillit. Bayoumi eut juste le temps de s'écrier : « Seigneur, fais-moi riche ! », et il s'évanouit.

Le soleil était déjà levé quand il s'éveilla. La mémoire lui revint : « J'ai vu Leilet el Qadr ». Il se regarda : ses guenilles ne s'étaient pas changées en une galabieh* de soie. Il fouilla dans sa poche : c'était bien des millièmes qu'elle contenait et non des guinées. Il soupira, déçu. Allons ! sa destinée était toujours la même : marchand d'huile il restait, après comme avant Leilet el Qadr !

Il redressa la jarre et se dirigea vers sa maison. Sur le seuil, ses deux petits étaient en train de pleurer ; à l'intérieur, sa femme était étendue sur le sol. Il la crut morte : « Seigneur ! s'écria-t-il, que Ta volonté soit faite ! Mais pourquoi m'avoir montré Leilet el Qadr si c'est pour m'annoncer un tel malheur ! J'étais déjà bien assez misérable sans cela ». Et il se frappait la tête en gémissant.

Cependant, comme il se baissait vers le visage de sa femme, il vit qu'elle respirait. Il ramassa le gobelet qui gisait, renversé, à côté d'elle et alla prendre de l'eau au robinet du zir* ; mais en rien ne coula. Il remarqua alors que le couvercle du zir était enlevé ; il se pencha et poussa un véritable hurlement : le zir était plein de pièces d'or. Il prit les pièces à pleines mains, les examina : aucun doute, c'était bien d'or. Le miracle s'était accompli. Leilet el qadr n'avait pas menti.

**Zir : grande jarre en terre qui sert, dans les maisons, de réservoir d'eau potable.*

Il s'occupa alors de ranimer sa femme. Avec un gros oignon coupé en deux, il frotta ses tempes et ses lèvres. Elle revint à elle. « L'or ! L'or ! » s'écria-t-elle, et, se levant d'un bond, elle courut au zir, et, comme avait fait son mari, prit des poignées de pièces d'or, en riant aux éclats. Les enfants eux aussi puisèrent d'or en l'air en poussant des cris de joie.

Voici ce que Set* Amina, la femme de Bayoumi, lui raconta : elle l'avait attendu long-temps et n'était couchée que tard dans la nuit. A l'heure où le moussaharati* lance son appel pour que les fidèles aient le temps de manger avant le lever du jour, elle entendit frapper à la porte. Tout endormie encore elle alla ouvrir, pensant que son mari rentrait logis. Mais non ! C'était un porteur d'eau. Il entra tranquillement, se dirigea vers le zir, y vida son outre et repartit comme il était venu, sans mot dire. Aujourd'hui encor, Set Amina n'y comprend rien : elle avait, sur le moment, trouvé tout très naturel. Pourtant ce n'était pas une heure pour une telle visite. D'ailleurs, vous le pensez bien, ils étaient trop pauvres pour donner cinq piastres par mois à un porteur d'eau, et elle allait elle-même à la fontaine remplir la safiha*. Mais c'est un fait qu'elle ne s'étonna pas le moins du monde. Elle prit le gobelet et voulut tirer de l'eau au robinet. Comme rien ne venait, elle souleva le couvercle du zir pour regarder à l'intérieur, et elle vit... Ce qu'elle vit lui donna un tel choc, qu'elle tomba évanouie.

Avec cet argent, mon cousin Bayoumi a monté un grand commerce d'huile. Il possède un immense dépôt où viennent s'approvisionner tous les vendeurs d'huile et tous les épiciers du Caire. A l'heure actuelle il ne connaît pas lui-même le montant de sa fortune.

Que Dieu lui ait envoyé de l'or, c'était à ses yeux chose due, puisqu'il en avait fait la demande en apercevant Leilet el Qadr. Mais qu'il n'ait jamais pu retrouver le porteur d'eau, voilà ce qui le tourmente jusqu'à maintenant. Il a fait des recherches ; tous les porteurs d'eau du Caire, il les a conduits devant sa femme : en aucun d'eux elle n'a reconnu celui qui avait apporté l'or dans la nuit de la Destinée... Mais était-ce bien un vrai porteur d'eau ? »

Tandis qu'Omar achève son récit, le Moallem Zalata – vous l'avez remarqué – mijote déjà l'histoire qu'il va nous conter. Les yeux mi-clos il remue les lèvres, et ses doigts joints en un geste expressif soulignent les phrases qu'il se dit à lui-même. Il tousse pour s'éclaircir la voix :

- Je suis bien placé, dit-il, pour citer un exemple tout aussi probant de l'efficacité de Leilet el Qadr. Il s'agit de mon propre beau-père, le Moallem Ahmed el Banna, de Kouesneh. Vous voyez la gare de Kouesneh ?

**Set : femme.*

**Moussaharati : l'homme qui éveille des fidèles à la fin des nuits de ramadan, pour les avertir qu'il est temps de prendre le repas du matin, le soubhour.*

**Safîha : bidon en fer blanc.*

Eh bien, il y a trois ans, tous les terrains et tous les immeubles alentour appartenait à mon beau-père, et il passait, avec raison, pour l'homme le plus riche de la ville.

Mais tout le monde à Kouesneh sait, qu'avant d'avoir vu Leilet el Qadr, il était un des plus pauvres habitants de Kafr el Moussalla. Quand j'ai épousé sa fille aînée Rokeya, j'ai dû acheter moi-même la natte, la couverture et deux cassaroles ; son père ne lui a rien donné, pas même le zir. Et Rokeya n'avait, en fait de trousseau, qu'une robe en mauvais état. Voilà une femme qui peut se vanter d'avoir été épousée pour ses beaux yeux !

A Kafr el Moussalla, Ahmed habitait la dernière maison en sortant du village. Il possédait bien un champ d'un demi-feddan, mais ce n'était que de la terre salée. Au temps de la moisson son champ ressemblait la tête d'un chauve : un cheveu par-ci, un autre par-là ; tout le monde en riait. Ce n'était pas ce champ qui le faisait vivre ; il gagnait surtout sa vie avec son « fass* », travaillant à la journée chez l'un ou chez l'autre, content quand arrivait le temps où l'on cure les canaux ; il était alors un peu mieux payé. Il possédait quand même deux chèvres ; car les chèvres trouvent leur vie au bord du chemin, sur les talus du canal, ou dans les détritiques du village. Mais toujours en train de quémander chez ses voisins : ici un peu de farine pour attendre sa paye, là du grain pour ensemercer son champ, ailleurs deux vaches pour faire les labours ; il était de ces gens qui savent mieux accumuler les dettes que les pièces d'argent !

Cette année-là, vers la fin du mois de Ramadan, Ahmed, qui travaillait le jour à l'esbeh* du pacha, irriguait ses terres durant la nuit. La saquieh* était tout au fond du champ. Je la revois encore, cette saquieh, branlante, grinçante, toute disloquée, une vieille saquieh avec de godets en terre comme on n'en voit plus. Elle n'était même pas entièrement à lui ; il la possédait en commun avec son voisin Sélim, et c'était la vache de Sélim qui la faisait tourner.

Le soir de Leilet el Qadr, il n'avait, à l'iftar*, mangé que du petit-lait de la mélasse qu'une voisine généreuse lui avait donné ; et comme ses enfants se plaignaient, il leur avait promis de la viande et des galabiehs neuve pour la fête. De la viande, sans doute le pacha lui en donnerait comme aux autres ouvriers. Mais les galabiehs ! Ahmed comptait que Dieu ne le laisserait pas dans l'embarras un soir de Leilet el Qadr.

Le maigre repas terminé, il prit la vache de Sélim et s'en alla à la sequieh. La vache connaissait son travail. Et tandis que la sequieh tournait et chantait à sa falon : huan-huan-huan (on l'entendait de Kouesneh), Ahmed, assis sur le talus, contemplait les étoiles et se disait : « Si je pouvais avoir la chance de voir Leilet el Qadr, je sais bien quel souhait je ferais ! »

**Fass : large pioche.*

**Esbeh : domaine.*

**Saquieh : noria- appareil à élever l'eau.*

**Iftar : repas qui suit le coucher du soleil durant le jeûne de ramadan.*

Tard dans la nuit, comme il regardait monter dans le ciel le croissant de Ramadan, alors mince comme un fil, il vit apparaître, juste à la place de la lune, l'astre miraculeux, sous la forme d'une roue de saquieh qui tournait, tournait en projetant autour d'elle une pluie d'étincelles. Ahemed comprit que c'était la chance qui venait à sa rencontre : il ne fallait pas la laisser s'enfuir ; il s'écria : « Seigneur, semez de l'or dans mon champ ! »

Et il restait là, tout ébloui du spectacle surnaturel auquel il avait assisté, sûr que son vœu serait exaucé. Pourtant il se demandait comment Dieu s'y prendrait. Pendant qu'il réfléchissait, la saquieh continuait à tourner et à déverser dans la rigole des coulées d'eau qui luisaient doucement sous les étoiles. Ce fut pour Ahmed une révélation : de même que la saquieh de bois envoyait dans la terre l'eau bienfaisante, la saquieh de feu d'Allah avait dû projeter dans le champ un trésor. Il s'agissait de trouver. Ahmed se leva, parcourut son champ ; mais il n'y vit pas briller d'or.

Il pensa que les pièces, comme l'eau, avaient pu pénétrer dans le sol. Attendre le jour pour commencer à fouiller, il n'en avait pas la patience. Il prit son fass et se mit à creuser au pied du tertre de la saquieh, là-même où il se tenait quand Leilet el Qadr avait paru à ses yeux. Il ne distinguait pas grande ?? reverchouse dans la nuit, mais Dieu, se disait-il, voyait pour lui. Il n'avait pas donné dix coups de pioche qu'il senti un corps dur. Il le tira du trou, le palpa, l'examina comme il put ; c'était un crâne de chameau. Déçu, il allait le jeter et continuer à creuser, quand il remarqua que le crâne était bien lourd. D'un coup de pioche il le fendit en deux : le crâne était plein de pièces d'or. Je les ai vues, ces pièces d'or ; et Ahmed m'a juré que c'est ainsi qu'il les avait trouvés ! Mais il n'en a parlé à personne d'autre, pas même à sa femme, ni à sa fille – les femmes ne savent pas garder un secret. Il a quitté Kafrn el Moussalla pour habiter à Kouesneh ; il y a acheté un terrain, puis un autre ; il a fait construire un immeuble, deux immeubles, dix immeubles ! Nous vivions tous comme des pachas !

Vous me regardez et vous pensez que le Moallem Zalata ne semble pas, comme on dit, rouler sur l'or. C'est que, voyez-vous, plus on a d'argent, et plus on veut en avoir. Mon beau-père s'est lié d'amitié avec un Khawaga* de Kouesneh, qui l'a entraîné à Alexandrie, et lui a fait acheter et vendre du coton à la Bourse. Quand je dis qu'il achetai du coton, c'est une façon de parler, car il n'en a jamais vu un sac ; il allait à la Bourse avec le khawaga (souvent je les accompagnais) et là il y avait des hommes qui criaient : « Mille cantars* d'Achmouni ! Deux mille cantars de Sakallaridès ! » Le khawaga disait à Ahmed : « achetez » et Ahmed criait : « j'achète ». Quelquefois il s'inquiétait : « je n'ai pas assez d'argent pour payer tant de cantars ». L'autre lui disait : « cela ne fait rien, vous paierez quand vous les aurez revendus... » Nous dormions dans un hôtel qui était comme un palais, nous mangions de la dinde tous les jours, nous allions le soir au casino : les danseuses et les chanteuses, toutes plus belles les unes que les autres, venaient s'asseoir à notre table ! Nous gaspillâmes

**Khawaga : monsieur, désigne un européen.*

**Cantar : unité de poids pour le coton : environ 45 kgs. (L'achmouni et le sakallaridès sont de variétés de coton.)*

les pièces d'or comme si elles étaient des millièmes. Le moallem Ahmed el Banna fut un moment célèbre à Alexandrie. C'était le coton qui payait tout...

Moi, je n'étais quand même pas tranquille ; je me disais : « C'est trop ! Cela ne durera pas. » Et il arriva en effet ce qui devait arriver : un beau jour, on vint demander à Ahmed de payer je ne sais combien de milliers de guinées ; il fallut vendre les immeubles de Kouesneh. Il y eut un procès qui dure encore. Ahmed est mort ; quand les affaires de l'héritage seront-elles débrouillées ? Recevrai-je un millième ? Je me le demande ! »

- Maalech*, moallem Zalata ! Faites comme les autres, regardez bien le ciel. C'est peut-être cette nuit que vous verrez Leilet el Qadr ; alors l'héritage de votre beau-père tombera sur vous comme une pluie d'or.

Mahmoud, l'orfèvre, a aussi naturellement son récit tout prêt. Bah ! Ce serait encore une histoire de trésor. Laissons-les à leur attente ; suivez-moi.

Dans les rues – vous l'avez remarqué – pas une femme ne circule. Soyez certain cependant que les dames ne sont pas enfermées dans leur chambre en train de dormir ou de se préparer au retour de leur époux. Si vous pouviez survoler la ville, vous parviendriez peut-être à distinguer, sur les terrasses obscures, des masses blanches accroupies, et des visages tendus vers le ciel. Toutes les femmes du Caire, ce soir, attendent Leilet el Qadr, et, pour entretenir leur espoir, elles se contentent aussi des histoires merveilleuses de souhaits exaucés.

Si vous êtes un homme, ô lecteur que je ne vois pas ! Il me faudrait, pour vous faire pénétrer avec moi dans ce domaine interdit des terrasses des harems, passer à votre doigt l'anneau magique qui rend invisible ; mais le pourrais-je que je ne le ferais pas ! Si vous êtes une femme, aucune porte pour nous ne restera fermée.

Voici Husseinieh, et la mosquée d'El Bayoumi. Juste en face c'est la maison de Set Aïcha. Je suis sûre que nous y trouverons une réunion nombreuse : le fiki de la mosquée d'El Bayoumi a une voix de rossignol, dont raffolent ces dames ; et la terrasse de Set Aïcha, bien dégradée de tous côtés, est l'endroit rêvé pour contempler le ciel étoilé et y guetter Leilet el Qadr.

Attention, l'escalier est sombre et très étroit. Je vous l'avais dit : le salon du harem est désert. Seul un plateau d'argent abandonné reflète la faible lueur nocturne qui filtre à travers les moucharabiehs. Continuons à monter.

**Maalech : signifie « cela ne fait rien » ou « tant pis »*

Vous les entendez ? Ces dames sont toutes là-haut sous les étoiles du Bon Dieu. Elles sont bien une vingtaine. Elles ont transporté sur la terrasse des coussins, et, assises ou étendues, elles bavardent à mi-voix. Ne vous étonnez pas de la blancheur de leurs vêtements : il faut être pur pour attendre Leilet el Qadr. Et Set Aïch, qui vient à notre rencontre, porte certainement le vêtement blanc qu'elle avait l'an dernier au pèlerinage de La Mecque. Elle a aussi du kohl aux yeux et les paumes de mains comme les plantes des pieds teintés au henné.

Ahlan oua sahlan ! Nous sommes les bienvenues ; nous en sommes très touchées. Vous désirez que nous mangions ? Non, c'est impossible ; nous n'avons vraiment pas faim ; mais devant tant d'insistance on ne saurait résister longtemps. Et voilà devant nous un plateau chargé des mets de l'iftar. Que de bonnes choses ! En plus des abondantes friandises préparées par Set Aïcha et ses filles, chaque visiteuse a apporté quelque gâteau de sa façon. Si vous aimez les amandes pilées, goûtez cette basboussa, elle sort de chez Set Tafida, qui n'a pas sa pareille pour la réussir. Si vous êtes gourmande de miel, prenez de cette baklawa*. Voici encore du kataïf fourré de noix qui est fort tenant. Vous préférez grignoter pistache, noisettes, amandes sèches et dragées ? A votre aise...

Du brasero fumant monte un parfum d'encens entêtant.

Admirez le chapelet d'ambre roux que Nabiha, votre voisine, fait rouler entre ses doigts.

- Il provient de La Mecque, ô Out ! mon père me l'a offert il y a cinq ans à son retour du pèlerinage. Et je l'ai sanctifié à nouveau en le laissant pendant sept jours sur le tombeau de Sayedna* Hussein.

Je voudrais tellement que le Seigneur me fasse la grâce de me laisser voir Leilet el Qadr ! J'ai un fils, ô Setti ! un fils que j'ai envoyé à l'école jusqu'à ce qu'il ait de la moustache sous le nez. Il est savant comme un cheikh de l'Azhar. Il a même des livres français et anglais auxquels son père ne comprend rien. Mais il n'a pas encore de situation. Nous voudrions le faire entrer au ministère des Wakfs. Il le mérite certainement plus que tout autre, et pourtant, malgré toutes les démarches que son père ne cesse de faire depuis deux ans, il n'a pas encore été nommé. Je ne demande rien d'injuste au Seigneur en le priant de faire admettre Abdel Azizi* au ministère des Wakfs !

Pour être pur devant Dieu au moment où je lui présenterai ma demande, j'ai fait aujourd'hui tout ce que m'a conseillé mon voisin le cheikh Abdel Méguid. De toute la journée je n'ai mangé ni oignons, ni radis,

**Baklawa : gâteau au miel.*

**Sayedna : notre seigneur.*

**Azizi : el azizi : le puissant ; il s'agit de l'intendant du pharaon, putiphar.*

ni fèves. Ce sont surtout les fèves que le cheikh m'a recommandé d'éviter : rien de tel qu'un plat de « foul medammès* » pour alourdir le corps et l'esprit !

Ce matin, en compagnie d'Om Mahmoud, de Khadiga, de Tafida et de Set Aïcha, je suis allée prier à Sayedna Hussein et à Sayeda Zeinab, sur les tombes de petits-enfants du Prophète. Et l'après-midi nous avons fait visite à l'Imam el Chaféï et à l'Imam el Seissey. Nous y sommes allées à pied, excepté pour la mosquée de Sayeda Zeinab qui est vraiment trop loin. Nous avons fatigué nos jambes : le Seigneur a vu que nous n'épargnions pas nos peines afin de lui être agréables. Et je suis restée sans parler depuis mon retour à la maison jusqu'à l'iftar. Plus d'une heure sans parler ! Mon mari m'interpellait, mon fils m'interrogeait : je n'ai pas desserré les lèvres ! Je suis restée pure comme je l'étais en quittant le tombeau du saint. Et, avant l'iftar, j'ai bu un grand verre d'eau dans laquelle avaient trempé des dattes sèches, provenant de La Mecque ; c'est le cheikh Abdel Méguid qui me les avait remises. Peut-on faire mieux, ô Seigneur Miséricordieux ? Est-ce que je ne mérite pas de voir Leilet el Qadr ?

Allah ! Allah ! Allah !...

Les grains du chapelet d'ambre roux défilent, rapides, sous le pouce de Set Nabiha tandis qu'avec ferveur elle invoque le Seigneur.

Set Tafida se lève. Set Tafida, la belle-sœur de Set Aïcha, est de la maison. Elle va jeter sur les charbons du brasero une poignée de sel qui fume et crépite : c'est ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à maintenant pour éloigner les esprits malins qui parfois, la nuit, rôdent dans l'air autour des femmes et leur soufflent de mauvaises pensées. Une seule mauvaise pensée et tout espoir d'apercevoir Leilet el Qadr serait perdu !

-* Que Dieu vous protège, Set Tafida, et qu'il vous accorde ce que vous lui demanderez !

- Qu'il vous entende, ô Out, et qu'il fasse de même à votre égard... Je voudrais tant avoir une fille !

- Une fille ! Quand toutes les femmes demandent des garçons ?

- Des garçons ! Mais j'en ai cinq ! Bien sûr, lorsque le premier est né, mon mari a sacrifié un chameau et je suis allée remercier Dieu à Sayedna Hussein et au tombeau de l'Imam el Chaféï, et nous avons mangé un mouton. Nous avons encore fêté la venue du troisième en tuant un dindon. Ensuite, je n'ai fait que prier Dieu qu'il me donne une fille ; et quand le cinquième garçon est né, je me suis frappé la tête en pleurant. Je vieillis,

**Foul medammès : plat de fèves très populaire.*

n'aurai-je pas une fille qui me préparera des douceurs, me donnera à boire quand je serai malade, une fille qui m'ensevelira après ma mort et viendra ensuite mettre des fleurs sur ma tombe ?

- Espérez en Leilet el Qadr !

- Voilà bien des fois déjà que j'espère voir l'astre du Seigneur. Mais je me demande parfois si tout n'est pas écrit d'avance : peut-on changer la Destinée ?...

Un concert de protestations s'élève aussitôt de tous côtés.

- Quel blasphème, Tafida ! Est-ce que nous serions toutes assez sottes pour attendre Leilet el Qadr cette nuit, si nous n'étions pas certaines que le miracle est possible ?

- Tant de personnes en ont été témoins, pourquoi ne se produirait-il pas aussi pour nous ?

- Ecoute, Tafida je vais te raconter une histoire que je tiens de ma tante Zeinab, et qui est absolument authentique. Je connais moi-même la femme à qui l'aventure est arrivée ; elle s'appelle Alya je l'ai rencontrée souvent chez ma tante, car elle habite au-dessus d'elle, à Abbassieh, un appartement qu'elle occupe depuis son mariage. Alya n'est pas très jolie, mais elle est douce, sérieuse et elle tient très bien sa maison. Elle adorait son mari et elle croyait qu'il l'aimait de même. Mais les hommes, on ne sait jamais quelles sottise le diable peut leur inspirer ! Celui-là s'est amouraché d'une jeune veuve qu'il avait vue chez sa sœur, et qui a réussi à lui tourner la tête au point de se faire épouser par lui, trois mois seulement après son mariage avec Alya. Mettez-vous à la place de la pauvre femme. Je sais bien que le Prophète a permis aux hommes de ne pas se contenter d'une seule épouse. Quand une femme est devenue vieille, elle accepte que son mari veuille prendre du plaisir avec une nouvelle ; Dieu les a faits ainsi, les hommes ! On ne peut pas leur en vouloir. Mais, pour Alya, qui n'avait que vingt ans, c'était un affront auquel elle ne se résignait pas. Elle passait les jours et les nuits à se lamenter, car son mari, loin d'obéir la loi du Prophète, qui dit qu'un homme ne peut avoir plusieurs femmes s'il est équitable, avait installé sa nouvelle épouse à Koubbeh et ne la quittait plus.

Alya conta à ma tante qui lui conseilla de patienter jusqu'à la fin de Ramadan et d'attendre Leilet el Qadr. Ma tante, mieux que n'importe qui, connaît toutes les pratiques auxquelles il faut se soumettre pour chasser le mauvais œil, réussir un zar* ou se préparer à Leilet el Qadr. Elle expliqua minutieusement à Alya ce qu'elle devait faire.

**Zar : séance de magie destinée à appeler des esprits, souvent pour guérir un malade.*

Eh bien ! Alya, au cours de la nuit, vit dans le ciel une pluie d'étoiles. Elle demanda à Dieu le retour de son mari et alla se coucher. Elle fut réveillée en sursaut par des coups précipités contre sa porte. C'était lui, son mari. Il était en galabieh, pieds nus, comme s'il sortait du lit. Il tremblait de tout son corps. Il semblait bouleversé, hors de lui-même. Sans qu'elle eût à lui poser des questions, il lui annonça qu'il répudiait sa seconde épouse, et, avec des grands serments, il lui promit que désormais il consacrerait sa vie à son bonheur. Il ressortit dans la matinée pour aller chez maazoun* où il rédigea l'acte de répudiation. En entrant, il apporta à Alya un panier d'oranges et un bracelet d'or. Il l'embrassait, il la serrait dans ses bras. Il lui répétait sans cesse : « Comme tu es belle, Alya ! Jamais encore je ne m'étais rendu compte à quel point tu es belle ». A partir de ce jour il fut le plus tendre et le plus dévoué des maris.

Alya eut la sagesse de prendre le bonheur que le Ciel lui envoyait miraculeusement, sans poser de questions indiscrettes. Deux ans plus tard, son mari, de lui-même, lui raconta ce qui lui était arrivé durant cette nuit-là :

Il était couché auprès de sa seconde épouse, quand il fut réveillé par un bruit étrange : c'était comme des coups frappés autour de la chambre : sur les portes, sur les murs, au plafond. En même temps il sentait des fourmillements douloureux dans tout le corps, et son coeur battait si précipitamment qu'il pensa qu'il allait mourir ; ses oreilles bourdonnaient et il entendit une voix qui lui répétait : « va-t'en ! va-t'en ! ». Il alluma la lampe mais ses yeux éblouis ne lui montrèrent d'abord que des éclatements de feux de toutes les couleurs. Comme il levait la tête, il vit des singes grimaçants agrippés au plafond, et comprit que des djinns emplissaient la chambre. Il voulut réveiller sa femme, mais il recula horrifié : un singe énorme, velu et hideux, était dans le lit à sa place ! Il s'enfuit aussi vite que ses jambes tremblantes le lui permettaient, et ne retrouva ses esprits que dans la rue, quand il put respirer l'air frais du matin, et qu'il sentit la vie lui revenir.

Le mari d'Alya était un homme pieux ; il savait que rien n'arrive sans la volonté de Dieu , et il comprit qu'il devait répudier sa seconde épouse. Ainsi était-il revenu à celle qu'il avait si injustement traitée.

Peut-on dire après cela que Leilet el Qadr ne change les destinées ?

- Qui oserait soutenir une telle absurdité ? s'écria Set Fatma, qui s'était approchée et avait écouté la fin du récit de Se Tafida. La réalisation des vœux dans la Nuit de la Destinée est confirmée par mille exemples. Je peux apporter le témoignage de ma sœur Aziza. Ma sœur ! Je peux être sûre de la vérité de ce qu'elle m'a dit comme si c'était moi-même qui l'avais vu.

**Maazoun : fonctionnaire qui enregistre les mariages et les divorces.*

Ma sœur a aperçu Leilet el Qadr ! C'est la merveille des merveilles ! Le ciel s'ouvre comme si on écartait deux rideaux, et dans le fond apparaît un lustre d'au moins milles bougies, aussi gros que celui de la mosquée de Sidei el Rifai ; des bougies des toutes les couleurs, dont les flammes brillent comme des rubis, des opales, des topazes, des émeraudes, des diamants, enfin comme tout ce que vous pouvez imaginer de plus étincelant.

Vous savez que le docteur Ahmed bey Mourad, le mari d'Aziza, gagne beaucoup d'argent dans sa clinique. Mais son frère Sélim, auquel il est associé, est bien plus malin que lui et il le trompe. C'est Ahmed qui travaille et c'est Sélim qui s'enrichit. Aziza voit clair dans toute cette affaire, mais son mari est comme aveugle ; il a confiance en son frère et n'admet pas qu'on tente de le mettre en garde contre ses manœuvres. Alors Aziza, qui est loin d'être sotte, a trouvé une solution. Elle n'avait qu'une fille et Sélim un garçon. Ils étaient à peu près du même âge. S'ils s'épousaient la fortune ne sortirait pas de la famille.

Eh bien ! Grâce à Leilet el Qadr tout est arrivé comme ma sœur l'avait souhaité. Tewfik, le fils de Sélim, ne pensait pas du tout à se marier avec sa cousine. Il a pourtant suffi que dans la Nuit de la Destinée, en voyant le ciel s'entr'ouvrir Aziza s'écrie : « Que ma fille Malika épouse son cousin Tewfik » pour que cela se réalisât. Une semaine ne s'était pas écoulée que la demande en mariage était faite, l'accord conclu. On procéda aussitôt au Katb el Kitab*. Un fils est déjà né depuis et tout est pour le mieux.

- Si Aziza a réussi, intervint alors Om Mahmoud, c'est certainement parce que Malika n'avait pas d'autre cousin que Tewfik. Il vaut toujours mieux préciser le du père et du grand-père et même celui de la mère de la personne dont on parle pour que le Bon Dieu ne se trompe pas. J'ai entendu raconter l'histoire d'une femme de Tanta, qui souhaitait que son fils épousât une riche héritière, nommée Fatma Mohamed. En faisant sa prière à Dieu, elle n'a pas formulé d'autres précisions. Eh bien ! Son fils lui a amené la fille de rien, une négresse qu'il a rencontrée dans la rue, qui s'appelait Fatma Mohamed. Ce fut un véritable scandale que ce mariage. La pauvre femme en est morte de chagrin.

- Il est tout de même étonnant, dit Set Khadiga, que Dieu, qui sait tout et lit dans les coeurs ait pu se tromper ainsi.

- Il est tellement occupé pendant la Nuit de la Destinée ! Tant de gens lui adressent leurs demandes en même temps, qu'il est bien excusable de faire parfois une erreur.

- On m'a dit que c'était un accident du même genre qui était arrivé à Zanouba, la fille d'Om Hassan, de Darb el Magharba, celle qui a épousé le cheikh Abdel Méguid de Matarieh. Elle se croyait stérile et elle voyait son mari dépérir de chagrin parce qu'il n'avait pas de fils. Il paraît qu'elle a eu recours à Leilet el Qadr. Elle a

**Katb el kitab : signature du contrat de mariage.*

bien vu l'astre du Seigneur, mais elle était si troublée qu'elle a perdu la tête et, au lieu de dire « Allah, donne-moi un garçon » elle a sans doute dit seulement « Donne-moi un enfant ». C'est que le miracle ne dure pas longtemps ! Il ne faut pas laisser prendre au dépourvu. Zanouba a bien été enceinte après cela. Et elle en était tout heureuse. Mais c'est une fille qui lui est née. Des filles, son en avait déjà plusieurs !

Zanouba a laissé passer sa chance, et on dit que l'occasion perdue ne se retrouve jamais ; on ne voit pas deux fois Leilet el Qadr en sa vie. Et le cheikh Abdel Méguid, malgré son âge, est bien capable de tenter encore une fois sa chance avec une nouvelle épouse. J'ai rencontré Om Hassan l'autre jour, elle était très inquiète.

- Elle doit être sur sa terrasse en ce moment, en train de guetter Leilet el Qadr, dit Set Nabiha. En effet, Dieu abandonne celles qui ont été assez sottes pour ne pas profiter du miracle qu'Il a accompli en leur faveur.

- Il ne faut pas non plus faire un souhait immoral, dit Set Hassiba, et surtout demander à Dieu de désunir les familles. Alors Dieu se fâche et Il a bien raison. Quand nous habitons Sohag, où mon mari était juge au tribunal charéï, nous avons pour voisins une famille où l'on se querellait du matin au soir. Il y avait là une veuve, Om Farag, sa fille Rokeya déjà âgée, son fils Farag avec sa jeune femme nommée Samira. Naturellement les trois femmes s'entendaient mal ; Rokeya surtout était acariâtre et désagréable avec sa jeune belle-sœur. Il faut la comprendre, cette fille ! Elle n'avait jamais été demandée en mariage, et elle était jalouse de l'épouse de son frère. Moi, je recevais les confidences des unes et des autres, à tour de rôle. Parfois c'était la mère qui venait se plaindre :

- Ah ! Set Hassiba, comme vous êtes heureuse de n'avoir pas encore bru ! Ces jeunes femmes d'aujourd'hui n'ont aucun respect pour celle qui a enfanté leur mari, qui l'a nourri de son lait, qui l'a élevé ! Quand je donne un ordre à celle-là, elle n'obéit qu'en maugréant. Le matin, il lui arrive d'oublier de me saluer la première. Et avec cela elle n'est jamais d'accord avec moi. Quand je fais griller du mouton, c'est du veau qu'elle aurait voulu. Quand je prépare de fèves elle aurait dédié des bamias* ! Qui doit commander dans la maison. Je vous le demande ? Elle a épousé mon fils, elle doit s'incliner sous ma pantoufle. »

Venait ensuite Rokeya qui renchérissait sur sa mère :

- Une gamine qui ne sait pas même repriser sa chemise ! Une paresseuse qui reste enfermée dans sa chambre tandis que ma mère et moi nous nous éreintons à faire le ménage et la cuisine ! Une mijaurée qui passe des heures entières à se contempler dans son miroir, se maquille comme une femme de mauvaise vie, et

**Bamias : ou cornes grecques : sorte de légumes.*

n'a d'autre préoccupation que de plaire aux hommes ! Elle tire sur ses cheveux pour les aplatir : tout le monde ne voit-il pas qu'elle est crépue comme sa grand-mère la négresse ? »

Quand Samira me rendait visite, c'était une autre chanson. Elle pleurait, elle se lamentait :

- Je ne peux plus vivre avec ces deux femmes ! O Set Hassiba, elles me traitent comme leur servante, pire que leur servante, car une servante, on a peur qu'elle s'en aille, tandis que moi, je suis liée ! Pour leur plaire, je devrais être tout le jour en galabieh sale et faire les travaux les plus dégoûtants de la maison. Dès que je mets la moindre parure, Rokeya m'accable d'injures. Elle passe son temps à guetter mes désirs pour les contrarier. Si je veux préparer une tasse de thé, elle a déjà pris la casserole. Si je réussis à allumer le fourneau, elle a bondi pour l'éteindre et me défend de m'en servir. Elle cache le sucre ; elle cache le café. Elle me déteste ; elle me crèverait les yeux si elle osait ! Elles sont jalouses ! Vous comprenez ; aucun homme n'a jamais voulu de sa vieille peau grise ! Elle est furieuse que son frère m'ait épousée ; quand elle se croit seule avec lui, elle lui fait des contes sur moi : des horreurs que je rougirais de vous répéter ! Par bonheur mon mari ne le croit pas ; mais c'est un homme faible, il ne veut pas quitter sa mère et il n'ose pas chasser sa sœur.

Alors, quand est venue la Nuit de la Destinée, Samira a accompli avec ferveur ses dévotions ; elle a fait tout ce qu'il fallait pour être en état de grâce, et elle a vu Leilet el Qadr !

Elle a formulé son vœu : « Seigneur, faites que j'aie ma maison, mon fourneau, mes casseroles et que je vive loin de ma belle-sœur et de ma belle-mère ! »

Son souhait ne s'est pas réalisé comme elle le désirait, hélas ! Elle a bien en effet quitté sa belle-sœur et belle-mère : son mari l'a répudiée ! Mais elle n'a ni sa maison, ni son fourneau, ni ses casseroles ; et elle a dû retourner chez son père et y vivre avec sa marâtre, avec qui elle ne s'entend pas non plus.

Vous comprenez, elle avait fait un vœu impie en demandant que son mari quittât sa mère. Et Dieu l'en a punie.

- O Set Out, me dit tout bas la petite Foula, qui s'est glissée à mes côtés, je demande à Dieu d'être aimée par l'homme que j'aime. Est-ce un vœu impie ?

Pauvre petite Foula ! Elle a une petite voix brisée qui fait pitié. Je l'ai connue tout enfant : c'est la nièce de Set Aïcha. Elle n'a pas eu de chance dans la vie jusqu'à présent. Mariée très jeune et sans amour, veuve après

quelques mois de mariage, elle est retournée chez son père, qui n'est pas tendre avec elle. Et la voilà maintenant possédée, tourmentée par l'amour !

Je lui prends la tête ; j'attire à moi son mince visage : il est trempé de larmes. Je l'emmène à l'écart.

- Qu'y a-t-il, Foula ? Pourquoi ce gros chagrin ?

- O Set, je ne l'ai encore dit à personne : je l'aime ! Je l'aime ! Je mourrai s'il ne veut pas de moi !

- Mais qui, petite Foula ?

- Il s'appelle Mansour. C'est un marchand de Damas. Je l'ai vu chez mon père, cet hiver, plusieurs fois. Il est beau, ô Set ! Jamais je n'avais vu un homme si beau. Tout de suite je l'ai aimé. J'essayais toujours d'être là quand il venait. Lui aussi, il me regardait. Un jour je me suis trouvée seule avec lui, quelques minutes. Il m'a demandé si je voudrais aller à Damas avec lui. Je n'ai pas eu le temps de lui répondre ; d'autres personnes sont arrivées. Mais bien sûr que je veux partir avec lui ! Au bout du monde s'il le veut : je quitterais tout pour le suivre.

Je pensais qu'il parlerait à mon père. Mais il est parti. Et c'est tout. Depuis deux mois je ne l'ai pas revu. Je sais qu'il voyage au Soudan. Pourquoi ne m'écrit-il pas ? M'a-t-il déjà oubliée ? A-t-il renoncé à m'épouser ? Je passe les jours et les nuits à penser à lui et à me tourmenter.

Je revois son visage, je me répète les paroles qu'il m'a dites ; j'ai encore sa voix dans l'oreille. Mon père s'inquiète parce que je ne mange plus. Il me croit malade. Mais le seul remède à mon mal, ce serait un mot de lui, une lettre de lui.

Chaque matin je suis levée la première pour attendre le facteur. Car s'il m'écrit, je tremble que mon père ne prenne la lettre ; il la lirait avant moi et se fâcherait. J'ai toujours eu peur des colères de mon père. Alors vite je prends le courrier : il y a des lettres pour tout le monde, sauf pour moi. Et je me désespère. Cela ne peut pas durer. J'ai tant prié Dieu, je vais encore tant le prier, qu'à la fin il aura pitié de moi ! Ce n'est pas un péché d'aimer ! Je ne fais pas de mal. Pourquoi Leilet el Qadr ne m'apporterait-elle pas la seule chose qui peut sauver ma vie ?

Je caresse la petite tête secouée par les sanglots.

- Espère, Foula. Dieu est miséricordieux !

Cependant un coup de canon, un second, puis un troisième tonnent la nuit. Presque aussitôt résonne au bout de la rue le tambourin du moussaharati* de Husseinieh. Devant chaque maison il s'arrête, et on entend la voix cassée du vieillard, à laquelle répond, encore grêle, celle de son petit-fils. Ils appellent les fidèles :

« Debout ! Ô mère de famille ! Debout ! Om Abdel Rahim ! Debout ! Ô croyants ! » dit la voix grave.

Et la voix enfantine enchaîne :

« Mangez et buvez ! Hâtez-vous ! L'aube viendra dans une heure ! »

Trois coups de tambourin ; et le vieux crie aussi fort qu'il peut :

« N'oubliez pas le cadeau pour le moussaharati ! »

Set Tafida ranime le brasero et remet sur les charbons les kanakas* et les pots d'eau pour le thé. Set Aïcha, qui avait disparu, reparait avec ses filles et ses servantes. Elles portent des plateaux chargés de vaisselle et des victuailles C'est le souhour, le repas de la fin de la nuit. Aucune maîtresse de maison ne suit les traditions avec plus d'attention que Set Aïcha. Cette nuit elle a veillé à ce qu'il n'entre dans le repas ni oignon. Ni ail, ni radis, ni piment. Elle a fait préparer les plats les plus variés pour chacune de ses invitées trouve ce qui lui convient.

Tout le monde s'assemble autour des plateaux.

- Moi, dit Set Hassiba, au souhour je ne mange que du fromage sans sel ; ainsi je n'ai pas soif durant le jour et je me sens légère.

- Cela ne me suffirait pas, dit Om Mahmoud, je tomberais de faiblesse ; je prends toujours deux assiettes de fowl medammès à l'huile avec des œufs pochés.

Chacune dit ses préférences : pour l'une c'est du potage de poulet, pour l'autre des galettes de maïs trempées dans du lait. L'une choisit un plat de lapin au riz, une autre grignote des pommes de terre frites. Il y a, sur les plateaux, du lait caillé, de la halawa*, de la téhina*, des olives, du beurre, du miel, des gâteaux, de l'amared-din* naturellement et, en abondance, des fruits et des amandes.

**Kanaka : pot de cuivre où l'on fit bouillir le café.*

**Halawa : pâte faite surtout de sésame et de sucre.*

**Téhina : sorte de hors-d'œuvre fait surtout d'une pâte liquide de farine sésame.*

**Amared din : pâte d'abricot*

- Je suis obligée de bien manger pour prendre des forces, explique Set Khadiga, car demain j'aurai beaucoup à travailler. Dans deux jours c'est fête ; il faut commencer les prés préparatifs ; je dois mettre de la morue à dessaler dans l'eau, préparer la viande à l'étuvée, pétrir la pâte pour les gâteaux, faire bouillir du riz pour le sirop de sobieh. Et j'ai encore à coudre les deux robes de mes filles : elles ne me laisseront pas en repos tant que je ne les aurai pas terminées.

- Moi, dit Nabiha, j'ai aussi bon appétit, et j'ai l'habitude de prendre un souhour copieux, mais, à Leilet el Qadr, je prends soin de ne manger que du pain sans levain, du lait caillé et les fruits dont le Prophète a parlé dans le Coran : les dattes, les figues, les raisins ; et je ne bois que de l'eau de rose. C'est le cheikh Abdel Méguid qui m'a conseillé d'agir ainsi si je voulais que les vœux soient exaucés.

- Dieu n'en demande pas tant, dit Set Aïcha. Certes, il n'est pas recommandé de manger l'ail ou de fumer. Ce ne serait pas convenable. Mais un bon morceau de halawa et une tasse de café ou de thé ne font certainement pas de mal.

Une discussion s'amorce. Mais voilà que le canon tonne à nouveau. Plus qu'un quart d'heure avant l'aurore. Et la voix du moussaharati revient dans la nuit :

« Achevez vite repas, ô Om Abdel Rahim ! Dans quelques minutes vous distinguerez le fil blanc du fil noir, et vous ferez jeûne complet jusqu'à la nuit. »

Et il ajoute encore :

« N'oubliez pas le cadeau au moussaharati ! »

Set Fatma qui somnolait s'éveille en sursaut.

Set Tafida remplit des tasses de café qu'on avale en hâte. Les servantes ont monté des bassines d'eau pure, et tout le monde procède encore une fois à l'ablution rituelle, au « wodou », selon le commandement du Coran :

O vous qui croyez, avant de commencer la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'au coude ; passez-vous la main sur la tête et sur les pieds jusqu'aux chevilles².

2. Coran: Sourate 5: El Ma'ida.

Chacune choisit ensuite une place et y étend son tapis de prière.

Set Khadiga en est à sa cinquième série de vingt rakaates* : dans la nuit elle se sera prosternée cent fois : cinq fois vingt fois ; elle aura invoqué mille fois le nom d'Allah et récité cent fois quatre sourates du Coran, les plus courtes en vérité, celles que tout le monde sait par cœur, comme la sourate du Succès, celle des Hommes et celle de l'Aurore. Et la plupart des présentes, qui connaissent comme elle la règle, suivent son exemple. Elles ont gardé pour ces ultimes minutes de la nuit, les plus propices, dit-on, à l'apparition de Leilet el Qadr, les dernières prières qui compléteront la série exigée par la tradition.

On éteint les lampes ; les brasero seul rougeoie dans un coin. De tous côtés dans la ville retentit le nom d'Allah tandis que s'inclinent et se relèvent des torses vêtus de blanc.

*Au nom d'Allah le Bienfaiteur Miséricordieux Dis « Il est Allah l'Unique Allah le Seul
Il n'a pas engendré Il n'a pas été engendré
Il n'a point d'égal »*

A la voix de Set Aïcha, celle de Khadiga fait écho :

*Au nom d'Allah le Bienfaiteur Miséricordieux
Dis « je me confie au Seigneur des Hommes
Souverain des Hommes
Dieu des Hommes
contre les séductions de Satan
issu des djinns et des hommes
qui souffle le mal dans le coeur des hommes⁴. »*

Set Hassiba récite avec ferveur l'autre sourate conjuratoire, la sourate de l'Aurore :

**Rakaate : prosternations, dans l'oraison musulmane.*

3. Coran: Sourate 112: El Iklâs.

4. Coran: Sourate 114: En Nâs.

*Au nom d'Allah le Bienfaiteur Miséricordieux
Dis « Je me confie au Seigneur de l'Aurore
contre les malheurs de la Création
contre les maléfices des ténèbres
contre les maléfices de celles qui soufflent sur les nœuds
contre les maléfices de l'envieux⁵. »*

Set Nabiha met tout son coeur dans la sourate du Succès :

*Au nom d'Allah le Bienfaiteur Miséricordieux
Quand viendra à toi le secours d'Allah et le succès
Quand tu verras les hommes embrasser l'Islam
Loue le nom du Seigneur et implore Sa Clémence
En vérité Il est Miséricordieux⁶.*

- O Set Out, dit près de moi tout bas la voix de Foul, je vois Leilet el Qadr !

Son bras étendu me désigne, à l'Orient, un astre étincelant. C'est Vénus, l'Etoile du Matin. Mais je ne détrompe pas Foula, qui, les mains jointes levées vers le ciel, prie avec ferveur :

- Seigneur, unis-moi à Mansour Kamel Mohamed, le marchand de soie de Damas. Ne fais pas d'erreur, Seigneur. Unis-moi à l'homme que j'aime.

*Tu peux ce que Tu veux, ô Seigneur. Ta puissance est infinie.
Toi qui soulèves les vents et les apaises,
Toi qui déchaînes les tempêtes, gonfles les vagues, puis ramènes le calme sur la mer,
Toi par qui se lève le soleil et par qui il se couche, par qui le jour succède à la nuit et la nuit au jour,
Toi qui séparas les cieux de la terre et des eaux,*

5. Coran: Sourate 113 : El-Falaq.

6. Coran: Sourate 110: Es Nasr.

*Toi qui fit jaillir douze sources du sein d'un rocher, et qui fais couler l'eau parmi les sables du désert,
Toi qui ouvris les eaux de la mer devant Moïse,
Toi qui substituas un mouton au fils d'Ibrahim allait T'immoler,
Toi qui mis n garçon dans le sein de Marie toujours vierge,
Toi qui donnas au Prophète illettré la connaissance du Coran,
O Seigneur, je ne Te demande pas un bien grand miracle !
J'aime Mansour, Seigneur ; fais qu'il m'aime en retour !
Si je l'aime, Seigneur, c'est par Ta volonté. Je n'ai pas choisi ma destinée, c'est Toi qui me l'as donnée, c'est Toi qui m'as destinée à l'aimer, lui et pas un autre.*

O Seigneur ! En cette nuit bénie où l'ange Gabriel, en remettant au Prophète Tes saints commandements, a changé la destinée du monde, transforme aussi ma vie ; rends-moi l'amour de mon bien-aimé !

Je demande peu de choses, Seigneur ! Qu'une lettre de lui ce matin vienne apaiser mon angoisse, et je Te louerai jusqu'à mon dernier jour.

Je souffre, Seigneur, les tortures des damnés !

Je veux savoir, Seigneur, s'il m'aime ou ne m'aime pas. S'il m'aime, qu'il me le dise!qu'il vienne me chercher et m'emporter où il voudra !

S'il m'a oubliée, mon Dieu ! Si je dois vivre seule, sans lui, le reste de ma vie, ne m'enlève, Seigneur, ni mon amour pour lui, ni ma souffrance ! ...N'efface l'amour de mon coeur que le jour où Tu m'effaceras du livre des vivants.

L'étoile du matin monte lentement dans le ciel, impassible. Mais, qui sait ? À travers ses larmes, Foula peut-être la voit éclater en milliers d'étincelles et l'espoir emplir son coeur.

Le ciel à l'orient blanchit. Soudain du minaret voisin tombe la voix sonore du muezzin qui appelle les fidèles au sobh, la prière de l'aube. Nul mieux que Mohamed, le muezzin aveugle de la mosquée d'El Bayoumi, ne sait chanter les phrases sacrées de l'azan* :

*Allah est grand ! Allah est grand !
Allah est grand ! Allah est grand !
J'atteste qu'il n'est pas d'autre dieu qu'Allah.
J'atteste que Mohamed est l'envoyé d'Allah.
Venez à la prière ! Venez à la prière !
Venez au salut ! Venez au Salut !*

**Azan : appel à la prière.*

*Allah est grand ! Allah est grand !
Il n'est pas d'autre dieu qu'Allah !*

Chaque femme, debout sur son tapis, le regard vers La Mecque, dit son intention d'accomplir le sobh, et, les mains ouvertes vers le ciel, prononce le takbir* : « *Allah est grand !* »

Plus rien n'existe maintenant que la prière. Le murmure des voix s'amplifie : débout, la main droite dans la main gauche, toutes récitent la fat'ha* :

*Au nom d'Allah le Bienfaiteur Miséricordieux
Louange à Allah Seigneur des Mondes
Bienfaiteur Miséricordieux
Souverain du Jour du Jugement
Nous T'adorons Seigneur Nous implorons Ton aide
Conduis-nous dans la voie droite
la voie de ceux que Tu as comblés de Tes bienfaits
qui n'ont pas mérité Ta colère et se sont préservés de l'erreur⁷.*

Tous ensemble les dos se courbent, puis se redressent : « Allah écoute Le loue ! » Les genoux plient, les fronts vont toucher le sol, les bustes se relèvent puis se prosternent à nouveau.

On se hâte, car la lumière croît rapidement, et, pour que la prière soit valable, il faut avoir achevé les deux rakaates avant le lever du soleil. Set Tafida a terminé la prière. Assise sur les talons, elle récite déjà la chanâda* :

J'atteste qu'il n'est pas d'autre dieu qu'Allah et que Mohamed est l'envoyé d'Allah.

**Takbir-taslimat : durant sa prière le musulman est placé dans un état de pureté sacrée dit « ikrâm » : son attention est coupée du monde extérieur et entièrement consacrée à son oraison. Le takbir est la formule qui ouvre la période d'ikrâm, et le taslimat celle qui la termine.*

**Fat'ha : première sourate du coran, « celle qui ouvre « le livre » ; elle constitue une oraison.*

7. Coran: Sourate 1 : El Fat'ha.

**Chahada : profession de foi islamique : « j'atteste qu'il n'est pas d'autre dieu qu'Allah et que Mohamed est l'envoyé d'Allah.*

Puis, tounant la tête à droite et ensuite à gauche, elle prononce deux fois la taslimat* : *Sur vous soient le Salut et la Miséricorde d'Allah.*

Elle se lève alors, imitée presque aussitôt par les autres femmes.

Il est temp. Les étoiles s'éteignent l'une après l'autre. Vénus seule demeure, ronde comme une petite lune. Les visages, les plateaux chargés des restes du souhour*, les maisons voisines, la mosquée d'El Bayoumi, émergent de la nuit et reprennent leurs formes de jour. Le soleil paraît au-dessus de la Montagne Rouge.

D'un coin sombre fuse soudain un long soupir heureux. C'est Set Fatma qu'on avait oubliée. Assise sur son tapis de prière, elle se frotte les yeux et bâille :

- J'ai vu Leilet el Qadr !

- Vous avez vu Leilet el Qadr, Set Fatma ? Comment était-ce ?

Set Fatma regarde autour d'elle, mal réveillée.

- Allah ! s'écrie-t-elle, je ne suis donc pas chez mon père, dans la rue El Ghouriah ?

Tout le monde s'exclama.

- C'est extraordinaire ! Dit Set Fatma. Il me semblait que j'étais à la fenêtre de la chambre dans la maison d'El Ghouriah. Juste en face il y avait la boutique de Salah Amine, le bijoutier, fermée par son grand rideau de fer. Eh bien ! Tout à coup, le rideau s'est levé et je crois que le Paradis m'est apparu. Une lumière céleste ! Des colliers de perles, de diadèmes de diamants brillant comme des soleils qui tournaient, tournaient ! C'était éblouissant !

- Avez-vous fait un vœu. Set Fatma ?

Set Fatma hésite, embarrassée.

- La sottise ! s'écrie Om Mahmoud, elle n'a pas fait de vœu !

**Souhour : repas du matin, avant le lever du soleil.*

- Si, dit Set Fatma, j'ai fait un vœu ; mais pas celui que j'avais préparé. J'avais l'intention de demander que mon mari me payât le Pèlerinage à La Mecque, et au lieu de cela, prise au dépourvu, j'ai souhaité qu'il m'offrît un collier de perles! J'ai peur maintenant qu'Allah se vexe et qu'Il ne me donne rien !

- Bah ! Dit Set Aïcha, demandez-le toujours à votre mari ; s'il sait que vous avez vu Leilet el Qadr, il y verra un ordre de Dieu et obéira peut-être.

- Oh ! Je n'ai aucun espoir de ce côté ! C'est un avare et un mécréant. Il me répondra que j'ai rêvé ou que j'invente une histoire pour lui soutirer de l'argent ! Il faudrait que Dieu lui changeât le cœur !

- Pour qu'il vous offre le Pèlerinage ?

- Je me contenterais du collier de perles.

On rit. Il fait grand jour maintenant ; le soleil est déjà en haut sur l'horizon. Mais personne n'y fait attention. Ce n'est pas pour lui qu'on a passé la nuit sur la terrasse. On peut le voir chaque jour, le soleil ! Tandis que pour Leilet el Qadr on n'a sa chance qu'une fois par an. Adieu les projets, jusqu'à l'année prochaine !

- A propos, dit Set Tafida, tandis que nous descendons l'escalier, il n'y a que Fatma qui ait vu Leilet el Qadr !

Sur mon bras, je sens se crispier la main de Foula. Elle ne dit rien, mais son visage est rayonnant d'espoir. Que Dieu qui lit dans les cœurs l'unisse à celui qu'elle aime !

LAYLAT EL QADR^{1*}

A NOITE DO DESTINO

(27 Ramadã*)

Em nome de Deus, O clemente, O misericordioso.

Por certo, fizemo-lo descer, na noite de al Qadr.

— E o que te faz inteirar-te do que é a noite de al Qadr?

— A noite de al Qadr é melhor que mil meses.

Nela, descem os anjos e o Espírito, com a permissão de seu Senhor, encarregados de toda ordem.

*Paz é ela, até o nascer da aurora.^{2**}*

A penúltima noite do mês de Ramadã, Laylat el Qadr, a Noite do Destino, é a mais bendita entre todas: o Espírito, o Anjo Gabriel, desceu do Céu e entregou ao Profeta a Revelação como Luz e Direção para os Homens: o Livro de Alá, o Alcorão, Chama e Lei do Islã. Laylat el Qadr é então um aniversário piedoso. Por essa razão, muitos fiéis acreditam que essa noite pode se tornar a noite de seu destino. Então, passam-na em prece e meditação na esperança de que um acontecimento imprevisto realizará seus votos.

Eu não falo, é claro, dos moradores da cidade moderna. Os olhos voltados para o Ocidente, eles não têm nenhuma chance de ver aparecer nesse céu de astros mortos um sinal de Deus.

Será que eles ainda sabem em qual noite cai Laylat el Qadr? Talvez, caso ainda tenham em casa uma anciã, sua atenção é despertada por um inabitual perfume de incenso, um prato de muhalabia* ou de cuscuz que surge na mesa; a visão da velha senhora toda vestida de branco, rolando seu terço islâmico na mão, permite pressentir que essa noite não é como as outras, ou ainda a voz de um faqih recitando a surata* sagrada de repente lhes faz gritar: “Mas é Laylat el Qadr!”. Caso ainda tenham um pouco de piedade na alma, eles se demoram para escutar, com emoção os ayas* que salmodia o ancião. Senão, eles se limitam a pensar com um suspiro de alívio: “Laylat el Qadr!” Acaba o Ramadã! É o fim do jejum!”.

**Laylat el qadr: a noite do destino.*

1. Na tradução optou-se em usar a transliteração mais conhecida em português brasileiro. Assim será com nomes próprios e localidades.

**Ramadã: nono mês do ano muçulmano: é o mês do jejum. Os meses muçulmanos são lunares e começam na nova lua. O dia começa no cair da noite, a noite do 27 ramadã segue então o dia do 26.*

2. Alcorão Surata 97: Al Qadr.

***NT Para as citações do, Alcorão optei pelo uso da tradução anotada feita pelo professor Helmi Nasr publicada pela primeira vez em 2005. Essa é a única tradução em português autorizada pela Liga Islâmica Mundial.*

**Muhlabia: prato de arroz com leite.*

**Surata: capítulo do corão, designado por um termo tirado de um dos versetos. A surata da vaca (ou surata da sabedoria) é a segunda do Alcorão, e uma das mais conhecidas.*

**Aya: versetos do Alcorão. O Alcorão se compõe de cento e quatorze suratas ou capítulos, e cada surata de um número variável de ayas*

Mas nos bairros populares todo mundo conhece Laylat el Qadr, todo mundo a espera com ansiedade, e ninguém, e ninguém imaginaria, pensaria em dormir nesta noite! As casas, as butiques ficam iluminadas até de madrugada. predominando os barulhos da rua, o rádio proclama por todo lado a palavra de Deus, e não se deixa de ouvi-la.

Existe no mundo algo mais profundo e mais bonito? Algo que introduza tanto e que eleve mais a alma acima das misérias? Algo que seja mais harmonioso e que traga ao ouvido e ao coração uma alegria mais perfeita do que esses versos sagrados, sobretudo se se escolheu para recitar na rádio um *faqih* com voz de ouro, que sabe fazer cantar as sílabas e arrancar dos ouvintes atentos exclamações de entusiasmo?

E que multidão nas ruas! Se vai daqui, ali, com a cabeça para o alto. Nos terraços dos cafés, nem um lugar livre; as cadeiras, as mesinhas invadem as calçadas e se transbordam pela rua. Rolando, entre seus dedos ágeis, as contas de seu terço islâmico de âmbar, os homens sentados olham para o céu. Os menos favorecidos, que só encontraram um lugar na parte de dentro, saem a todo instante e com uma olhadela rápida percorrem a abóbada estrelada.

Trata-se de um assunto capital, que pode de uma hora para outra transformar o destino de um homem. Deus, todo mundo sabe, para se manifestar a suas criaturas que poderiam ser tentadas a esquecê-lo, lança inesperadamente nos céus uma estrela que, num segundo, chispa e desaparece. Mas nessa noite privilegiada, noite do Destino, é um astro de uma largura e um brilho incomparáveis que o Senhor dos mundos faz flutuar no espaço; aquele que tem a sorte de vê-lo, e a presença de espírito de fazer um pedido, obtém de Deus a realização de seu desejo.

Imaginem vocês! Cada um dos que estão aqui, escrutando os céus, tem seus pedidos já prontos! A prosperidade da sua família, de seus negócios, um casamento vantajoso, uma boa colheita, sucesso em um exame, o nascimento de um menino, um aumento de salário, dinheiro para a peregrinação à Meca, uma promoção no escritório, o casamento das filhas já com mais idade, ganhar na loteria, a cura de um filho doente, a alta no preço do algodão, o bom resultado de uma negociação, ganhar um processo... quem não tem algo a desejar? O mais desprovido de imaginação deseja ao menos riqueza!

Conta-se ainda que em tom jocoso a história dessa boa mulher que, tendo tido a sorte de ver Laylat el Qadr, se contentou em pedir um pote de manteiga derretida para a próxima festa.

**Faqih: pessoa que recita o Alcorão.*

Não vejam aqui uma superstição sem fundamento. Pode-se dar provas a vocês. Qualquer um desses homens conhece exemplos de destinos transformados logo após um pedido feito em boa hora, porque se viu, como dizem: “Laylat el Qadr”.

Aproximemo-nos deste grupo silencioso: o velho de barba cinza, é Abdel Latif, meu fabricante de qob’abs*, o seu vizinho da direita, que arregala seus olhos e que parece muito malvado — é, na verdade, o mais tímido dos homens — É Faraj Ibrahim, meu leiteiro; o pequeno, é Fauzi, o vendedor de cigarros: sua loja? Uma caixa que ele carrega nos braços, este outro que cerra os olhos e sorri com um ar de sabido é conhecido como Muallim* Zalata; ele é um homem de negócios; não se sabe muito bem quais; ele passa a vida no café, conhece todo mundo, está informado de todas as notícias. Ao lado dele está Mahmud Hassan, ourives da ruela que passa atrás da minha casa, lugar em que nunca se vê ninguém além dos vizinhos tomando café e conversando. Quanto a esse colosso de bons olhos risonhos, que gira as pontas do bigode observando vocês, é Omar; ele fabrica as mais lindas cerâmicas da cidade; tem muitos clientes, sobretudo mulheres; ele deveria estar rico, mas não sabe resistir aos elogios que lhe fazem as mulheres sobre os coloridos das terrinas e dos vasos com flores; e ele acaba cedendo por duas piastras o que lhe custou quatro.

Apresentação feita. Sentem-se sem medo, essas são as pessoas mais honestas do mundo. É verdade que a fortuna não lhes sorriu. Mas o que vocês queriam! Nenhum dele viu ainda Laylat el Qadr. Em compensação, as histórias daqueles que tiveram essa sorte, eles as conhecem, e se vocês não estiverem com pressa, eles as contarão até o amanhecer.

Escutemos para começar a de Faraj o leiteiro:

— Quando vocês passam em frente à casa em construção no final dessa rua, vocês veem na placa letras grandes assim — e ele faz um grande gesto —: “MUALLIM MUKHTAR EL DIB, empresário”. Próximo de Bab el Futuh, na entrada de um canteiro, se lê ainda: “MUKHTAR EL DIB, empresário”. E é a mesma coisa em Sayyida Zeinab, em Rod el Faraj ou em Husseinieh. Vocês não encontrarão nenhum empresário no Cairo que faça tão bons negócios. Ele tem uma casa em Munira, tem um carro, empregados, dinheiro a perder de vista. Bom! Eu o conheci, o muallim Mukhtar el Dib, quando ele era apenas um pobre diabo. Ele morava, até então, porta a porta conosco, em Quaitbay, no meio dos cemitérios; ele era pedreiro, como meu pai. Naquela época os pedreiros estavam frequentemente desempregados, e os salários não eram muito gordos. Mukhtar tinha quatro filhos, cujo mais velho tinha minha idade; nunca lhe compravam galabia* nova eles não comiam todos os dias.

**Qob’ab: sandália com solado de madeira.*

**Muallim: mestre, patrão.*

**Galabia: vestido longo com mangas usado pelas pessoas do povo.*

Aquele ano estava particularmente duro para os pedreiros; e o Ramadã tinha sido para todos nós um verdadeiro mês de jejum. Mukhtar via chegar as festas e se desesperava de não ter nem alguns centavos necessários para comprar um kahk* para seus filhos; e nem mesmo com o que abrandar suas fomes.

Mukhtar era um homem devoto; no lugar de andar pelos cafés ou pelas ruas durante esses intermináveis dias de Ramadã em que ele não tinha nada para fazer, ele passava longas horas na mesquita de Quaibay, ao lado da nossa casa, e rezava, rezava, sem nunca se desesperar. Ele tinha colocado sua última esperança em Laylat el Qadr. Ele passou o anoitecer, depois uma parte da noite com todos nós, sentado na praça em frente à mesquita, vigiando o céu. Ele não tinha comido nada fazia mais de vinte quatro horas; ele rolava com rapidez os grãos de seu terço islâmico nos dedos repetindo “Alá! Alá! Alá!”. Pouco antes do amanhecer, ele nos deixou. Nem prestamos atenção. De repente o vimos reaparecer, tremendo inteiro, os olhos assustados, gaguejando: “Eu vi Laylat el Qadr!”. E ele nos contou que subiu no terraço de sua casa; que tinha olhado fixamente na direção da Caaba sagrada, rezando sem parar. E de repente tinha visto no céu uma bola de fogo que tinha passado deixando atrás dela uma cauda luminosa e deslumbrante. Apenas o tempo de gritar: “Senhor, me dê o que é necessário para alimentar minha família!”, e caiu de cara no chão... Quando tinha retomado os sentidos, o céu estava claro.

Mukhtar tremulava de febre; nós mandamos que se deitasse.

Bom! Eu juro a vocês sobre o túmulo de Sayyid el Badaui, algumas horas mais tarde, um carro parava na frente da nossa casa. Eu estava na entrada da minha porta: um Sheikh desceu e me perguntou onde morava Mukhtar o pedreiro. Eu lhe disse e corri para avisar meu pai. Quando o Sheik partiu, nós entramos na casa de Mukhtar: ele estava de joelhos, as mãos levantadas, os olhos no céu, em êxtase; ele agradecia ao Senhor em voz alta. Sua mulher, seus filhos, todos pareciam transfigurados pela alegria. Eles nos mostraram, colocados em um lenço, braceletes, anéis, brincos, joias de prata, ouro, e moedas de todos os tipos. O Sheikh que eu tinha visto era o omdeh* de uma vila da Xarqia. Uma tia de Mukhtar, que ali morava, tinha morrido há alguns dias, e era a herança dela que nós víamos ali, no quarto pobre.

Naquela noite, o tiro de canhão³ ressoava embora nós estivéssemos à mesa diante de um bom prato de favas, e no dia seguinte, para a festa, comemos carneiro, como jamais havíamos feito, amêndoas e bolo.

Eu digo “nós”, pois Mukhtar não era egoísta e nos convidou para participar de sua boa sorte.

**Kahk: bolo doce.*

**Omdeh: prefeito*

3. Durante o mês do ramadã, no Egito, os tiros de canhão anunciam a quebra do jejum.

Mas, sua esposa era uma mulher ajuizada; ela não queria que toda a herança se dissipasse em diversão. Através dos conselhos dela, Mukhtar comprou um pequeno terreno, bem atrás do dele. Pensou em construir uma casa; assim poderia alugar quartos e constituir um rendimento seguro.

Ele logo se pôs a tirar as ruínas do velho prédio que cobria o terreno e a cavar as fundações. Um dia sua picareta bateu num objeto duro e sonoro: era um vaso de bronze cheio de moedas de ouro! Moedas de ouro muito velhas, do tempo dos Mamelucos, pelo menos!

Mukhtar dançava de alegria: “É Laylat el Qadr! É Laylat el Qadr!” gritava rindo. E agradecia a Deus do fundo do coração.

Vocês podem imaginar que após isso, ele teve com o que construir casas e casas! Empregou trabalhadores às centenas. Seus bens aumentaram. Meu pai se tornou seu mestre de obra; eu pude graças a ele me estabelecer como mercador de leite. Eu já lhes disse, o muallim Mukhtar el Dib é um homem devoto e generoso.”

Mas o bom Omar se inquieta; ele escutou até o final a narrativa, cem vezes ouvida, da sorte de Mukhtar el Dib. É sua vez agora de contar sua história.

— É, diz, a história de Abdel Fattah Bayumi, meu primo, tal como ele me contou, ele mesmo, jurando pela cabeça de seus filhos, que não inventava absolutamente nada.

Abdel Fattah Bayumi era de uma família muito pobre. Seu pai vendia azeite na rua Rod el Faraj; com sua morte, Bayumi, que tinha apenas treze anos, pegou a pesada jarra preta sobre a cabeça e se pôs de porta em porta no bairro, debitando um rotoli* de azeite aqui, meio rotoli ali, chamado por uns, evitado por outros. Ele voltava à noite para o miserável subsolo onde morava com a mãe e a irmã mais nova, contente por ter ganhado algumas piastras para alimentá-las.

Vinte anos mais tarde, ele ainda perambulava todo o dia nas mesmas ruas, onde se conhecia seu grito: “Zeit el baladi**”, suas roupas engorduradas, seu rosto magro reluzente, e sua gorda jarra escorrendo, que ficava mais leve quando a noite chegava, sem que seu bolso engordasse muito

**Rotoli: unidade de peso, por volta de 450 gramas.*

***Zeit el baladi: azeite do país (baladi: local nativo).*

Sua mãe estava morta, a irmã partiu; ele estava casado, e de sete filhos que haviam nascido apenas dois sobreviveram, mal alimentados, malcuidados, tossindo ao longo do dia e da noite no subsolo úmido que ele nunca pode deixar por uma habitação melhor.

Ele jamais se revoltou contra o destino: não é ele querido por Deus? Mas em suas orações, às quais ele nunca faltava, pedia a Deus para ajudá-lo a melhor prover à sua família. Depositava também sua esperança em Laylat el Qadr, mas em vão, até o dia em que o milagre enfim se produziu.

Naquela noite, voltando de sua jornada, na hora da oração, ele estava parado na frente das ruínas da tumba de um homem santo. Ele tinha ido até o Nilo procurar água; tinha feito suas abluções, e rezado com fervor. Em seguida, mesmo tendo caído a noite, ele tinha decidido ficar ali um momento; para que voltar para casa? O pouco pão que tinha não era o bastante para sua mulher e seus pequenos, e as seis piastras que havia em seu bolso, ele deveria guardar para renovar suas provisões de azeite no dia seguinte.

Uma noite sem jantar não é grande coisa no fim do Ramadã; o estômago se acostuma ao jejum; um pedaço de pão de manhã, antes do nascer do sol, será o suficiente para esperar a noite seguinte. O amanhã será melhor, se Deus quiser.

Ele pegou seu terço islâmico e repetiu o nome de Alá incansavelmente. Por quanto tempo? Não se lembra mais. Tudo o que pode dizer é que de repente ele viu, distinta no céu, uma porta de ouro cintilante que se abriu em duas: um feixe de estrelas deslumbrantes jorrou. Bayumi teve apenas o tempo de gritar: “Senhor, faça-me rico!”, e desmaiou.

O sol já havia levantado quando ele despertou. A memória lhe voltou: “Eu vi Laylat el Qadr”. Ele se olhou: seus farrapos não tinham se transformado em uma galabia de seda. Ele remexeu em seu bolso: eram ainda centavos que ele tinha e não guinéus. Suspirou, triste. Vamos! Seu destino era o mesmo de sempre: vendedor de azeite ele continuava, depois como antes de Laylat el Qadr!

Ele endireitou a jarra e se dirigiu para casa. Na entrada seus dois pequenos estavam chorando; no interior, sua mulher estava estendida no solo. Ele achou que ela estava morta: “Senhor! gritou, que a Tua vontade seja feita! Mas porque me mostrar Laylat el Qadr se era para anunciar tal infortúnio! Eu já era miserável o suficiente sem isso”. E batia a cabeça gemendo.

Entretanto, enquanto ele se abaixava em direção ao rosto da mulher, viu que ela respirava. Ele recolheu o copo que jazia, virado, ao lado dela e foi pegar água na torneira do zir*, mas nada saiu. Ele notou, então que

**Zir: grande jarro de barro que serve, nas casas, de reservatório de água.*

a tampa do zir estava levantada; ele se debruçou e soltou um verdadeiro urro: o zir estava cheio de moedas de ouro. Ele pegou as moedas com as mãos cheias, examinou-as: não havia dúvida, eram de ouro. O milagre tinha se realizado. Laylat el Qadr não tinha mentido.

Então se encarregou de reanimar a esposa. Com uma grande cebola cortada em duas esfregou as têmporas e os lábios dela. Ele se voltou para ela. “Ouro! Ouro!”, ela gritou, e, levantando-se repentinamente, correu ao zir, e assim como fez seu marido, pegou punhados de moedas de ouro, explodindo de rir. As crianças também atiraram ouro para o ar aos berros de alegria.

Eis o que Set* Amina, a mulher de Bayumi lhe contou: ela o tinha esperado por um longo tempo e foi se deitar tarde da noite. Na hora em que mussaharati* chama os fiéis para que eles não percam o momento de comer antes do amanhecer, ela escutou uma batida na porta. Ainda sonolenta foi abrir, pensando que seu marido voltava para casa.

Mas não! Era um carregador de água. Ele entrou tranquilamente, se dirigiu ao zir, entornou seu cantil ali e saiu como tinha vindo, sem dizer uma palavra. Ainda hoje, Set Amina não entende nada: ela tinha, no momento, achado tudo muito normal. Entretanto, não era hora para tal visita. Além disso, pense bem, eles eram muito pobres para dar cinco piastras por mês a um carregador de água, e ia, ela mesma, à fonte encher a safiha*. Mas é um fato que não a espantou. Ela pegou o copo e quis tirar água da torneira. Como não vinha nada ela levantou a tampa do zir para olhar dentro, e viu... O que viu lhe deu um choque tal, que ela caiu desmaiada.

Com esse dinheiro, meu primo Bayumi montou um grande comércio de azeite. Ele possui um imenso depósito onde vem para se abastecer todos os vendedores de azeite e todos os comerciantes do Cairo. Atualmente ele mesmo não conhece o montante de sua fortuna.

Que Deus lhe tenha enviado o ouro, era, a seu ver, algo devido, já que ele tinha feito o pedido quando viu Laylat el Qadr. Mas que ele nunca tenha conseguido encontrar o carregador de água, aí está o que o atormenta até hoje. Ele procurou; todos os carregadores de água do Cairo, ele os conduziu diante de sua mulher: ela não reconheceu em nenhum deles aquele que tinha levado o ouro na noite do destino. Mas era realmente um carregador de água?

**Mussaharati: o homem que desperta os fiéis no fim da noite de ramadã, para os avisar que é hora de tomar a refeição da manhã, o subur.*

**Safiha: lata de ferro branco. *Sayyid: senhor. Sayyida: dama. *Sayyidna: nosso senhor.*

Enquanto Omar termina a história, o Muallim Zalata — vocês o viram — já prepara a história que vai nos contar. Com os olhos semicerrados, ele remexe os lábios, e seus dedos juntos em um gesto expressivo sublinham as frases que diz a si mesmo. Ele tosse para limpar a voz:

— Eu estou bem, diz, para citar um exemplo provando a eficácia de Laylat el Qadr. Trata-se de meu próprio sogro, o Muallim Ahmed el Banna, de Kouesneh. Vocês veem a estação de Kouesneh? Bom, há três anos, todos os terrenos e os imóveis ao redor pertenciam ao meu sogro, e ele passava, com razão, por homem mais rico da cidade.

Mas todo mundo de Kouesneh sabe, que antes de ter visto Laylat el Qadr, ele era um dos moradores mais pobres de Kafr el Moussalla. Quando eu me casei com sua filha mais velha Rokeya, eu-mesmo tive que comprar a esteira, a coberta e duas painelas, seu pai não lhe deu nada, nem mesmo um zir. E Rokeya tinha, como enxoval, apenas um vestido em péssimo estado. Aí está uma mulher que pode se gabar de ter sido desposada por seus belos olhos!

Em Kafr el Moussalla, Ahmed morava na última casa saindo da vila. Ele possuía um campo de um acre e meio, mas nada mais era que uma terra imprópria. Na época da colheita seu campo parecia a cabeça de um careca: um fio de cabelo aqui, um outro ali; todo mundo ria. Não era esse campo que o permitia viver; ele ganhava sua vida, sobretudo, com seu faas*, trabalhando durante o dia na casa de um ou de outro, contente quando chegava o momento em que se limpa os canais, já que era um pouco mais bem pago. Apesar de tudo ele possuía dois bodes, visto que os bodes encontram suas vidas na beira do caminho, sobre as bordas do canal ou nos detritos das vilas. Mas estava sempre mendigando nos vizinhos, aqui um pouco de farinha até receber o seu pagamento, ali grão para semear seu campo, acolá duas vacas para fazer os trabalhos, ele era dessas pessoas que sabem bem mais como acumular dívidas do que dinheiro!

Naquele ano, perto do fim do mês do Ramadã, Ahmed, que trabalhava de dia na esbeh* do paxá, irrigava suas terras durante a noite. A saquieh* ficava ao fundo do campo. Eu ainda a vejo, essa saquieh, oscilante, rangendo, toda deslocada, uma saquieh velha com godês de terra como a gente não vê mais. Ela nem era inteiramente dele, ele a dividia com seu vizinho Selim, e era a vaca de Selim que a fazia rodar.

Na noite de Laylat el Qadr, ele tinha comido, no iftar*, apenas coalhada com melado que uma vizinha generosa tinha lhe dado, e como seus filhos reclamavam, ele lhes prometeu carne e galabias novas para a festa. Carne, sem dúvida o paxá lhe daria assim como para os outros trabalhadores. Mas as galabias! Ahmed contava que Deus não o deixaria passar dificuldade na noite de Laylat el Qadr.

**Faas: picareta larga.*

**Esbeh: domínio*

**Saquieh: roda d'água.*

**Iftar: refeição que segue o pôr do sol durante o jejum do ramadã.*

A magra refeição acabou, ele pegou a vaca de Selim e foi a saquieh. A vaca conhecia seu trabalho. E ainda que a saquieh virasse e cantasse de sua maneira: huan-huan-huan (dava para ouvir de Kouesneh), Ahmed, sentado sobre a margem, contemplava as estrelas e se dizia: “se eu pudesse ter a sorte de ver Laylat el Qadr, eu sei bem qual pedido faria!”

Tarde da noite, como olhava subir ao céu a crescente de Ramadã, ainda fina como um fio, ele viu aparecer, no lugar da lua, o astro milagroso, sob a forma de uma roda de saquieh que virava, virava projetando ao redor dela uma chuva de faíscas. Ahmed compreendeu que era a sorte que vinha ao seu encontro: não podia deixá-la escapar; ele gritava: “Senhor, semeie ouro no meu campo!”

E ele ficou ali, deslumbrado com o espetáculo sobrenatural ao qual ele tinha assistido, certo que seu desejo seria concedido. No entanto, ele se perguntava como Deus o faria. Ainda que ele refletisse, a saquieh continuava a girar e a despejar no canal fluxos de água que reluziam suavemente sob as estrelas. Foi para Ahmed uma revelação: assim como a saquieh de madeira enviava para a terra água benéfica, a saquieh de Alá devia projetar no campo um tesouro. Tratava-se de encontrar. Ahmed se levantou, percorreu seu campo; mas não viu o ouro brilhar.

Ele pensou que as moedas, assim como a água, poderiam ter penetrado no solo. Esperar o dia para começar a procurar, ele não tinha paciência. Ele pegou seu faas e começou a cavar no pé do monte da saquieh, ali mesmo onde ele estava quando Laylat el Qadr tinha aparecido aos seus olhos. Ele não distinguia muita coisa na noite, mas Deus, ele dizia a si mesmo, via por ele. Não tinha dado dez golpes de picareta quando sentiu algo duro. Ele o tirou do buraco, apalpou, examinou como pode; era um crânio de camelo. Desapontado, ele ia jogá-lo e continuar a cavar, quando percebeu que o crânio estava bem pesado. Com um golpe de picareta o partiu em dois: o crânio estava cheio de moedas de ouro. Eu as vi, essas moedas de ouro; Ahmed me jurou que foi assim que ele as tinha encontrado!

Mas ele não disse nada a ninguém, nem a sua mulher, nem a sua filha – as mulheres não sabem guardar um segredo. Ele deixou Kafr el Moussalla para morar em Kounesh; lá comprou um terreno, depois outro; ele construiu um imóvel, dois imóveis, dez imóveis! Vivíamos todos como paxás!

Vocês me olham e pensam que o Muallim Zalatta não parece, como se diz, rolar no ouro. É que, vejam, mais se tem dinheiro, e mais se quer ter. Meu sogro fez amizade com um Khawaja* de Kouesneh que o levou a Alexandria, e lhe fez comprar e vender algodão na Bolsa.

**Khawaja: senhor, designa um europeu.*

Quando digo que ele comprava algodão, é uma maneira de falar, pois ele nunca viu um saco; ele ia à Bolsa com o khawaja (eu os acompanhava com frequência) e ali havia homens que gritavam: “Mil cantars* d’Achmouni! Dois mil cantars de Sakellaridis!” O khawaja dizia a Ahmed: “compre” e Ahmed gritava: “compro”. Às vezes ele se inquietava: “eu não tenho dinheiro suficiente para pagar tantos cantars”. O outro lhe dizia: “isso não importa, você pagará quando os tiver revendido...”

Nós dormíamos em um hotel que era como um palácio, comíamos peru todos os dias, íamos à noite ao cassino: as dançarinas e as cantoras, uma mais bela que a outra, vinham sentar-se na nossa mesa! Nós gastamos as moedas de ouro como se fossem centavos. O muallim Ahmed el Banna foi por um momento famoso em Alexandria. Era o algodão que pagava tudo...

Eu não estava nem um pouco tranquilo; dizia a mim mesmo “É demais! Isso não durará.” E, de fato, aconteceu o que deveria acontecer: um belo dia, vieram pedir a Ahmed para pagar não sei quantos milhares de guinéus; foi preciso vender os imóveis de Kouesneh. “Ele teve um processo que ainda perdura. Ahmed morreu; quando os negócios da herança serão resolvidos? Receberei um milésimo? Pergunto-me!”

– Maalech*, muallim Zalata! Faça como os outros, olhe bem para o céu. Talvez seja esta noite que o senhor verá Laylat el Qadr; assim a herança de seu sogro cairá sobre o senhor como uma chuva de ouro.

Mahmud, o ourives, também tem sua narrativa pronta. Será de novo uma história de tesouro. Deixe-os às suas expectativas, sigam-me.

Nas ruas – vocês perceberam – nenhuma mulher circula. Estejam certos, entretanto, que as damas não estão fechadas em seus quartos dormindo ou se preparando para o retorno de seus esposos. Se vocês pudessem sobrevoar a cidade, conseguiriam talvez distinguir, sobre os terraços obscuros, massas brancas agachadas e de rostos esticados em direção ao céu.

Todas as mulheres do Cairo, essa noite, esperam Laylat el Qadr, e, para entreter suas esperanças, também contam histórias maravilhosas de desejos concedidos.

Se você é um homem, oh leitor que não vejo! É-me necessário, para que você penetre comigo nesse domínio proibido dos terraços dos haréns, passar ao seu dedo o anel mágico que torna invisível; eu o poderia, mas não o faria! Se você é uma mulher, nenhuma porta para nós ficará fechada.

**Cantar: unidade de peso para o algodão. (achmuni e o sakellaridis são variedades de algodão.)*

**Maalech: significa isso não importa ou tanto faz*

Aqui está Husseinieh, e a mesquita de El Bayoumi. Bem em frente da casa de Set Aicha. Estou certa de que ali nós encontraremos uma numerosa reunião: o faqih da mesquita de El Bayumi tem uma voz de rouxinol, que as mulheres adoram; e o terraço de Set Aicha, descoberto por todos os lados, é o lugar sonhado para contemplar o céu estrelado e velar Laylat el Qadr.

Atenção, a escada é escura e bem estreita. Eu o tinha dito a vocês: a sala do Harém está deserta. Apenas um prato de prata abandonado reflete levemente o luar noturno que filtra através dos mucharabiehs*. Continuemos a subir.

Vocês as escutam? Essas senhoras estão todas lá em cima sob as estrelas do Bom Deus. São umas vinte. Elas levaram para o terraço almofadas, e, sentadas ou estendidas, conversam em voz baixa. Não se surpreenda com a brancura de suas roupas: é preciso estar puro para esperar Laylat el Qadr. E Set Aicha, que vem ao nosso encontro, veste, certamente, a roupa branca que usava no ano passado na peregrinação a Meca. Ela também está com Kohl⁴ nos olhos e as palmas das mãos assim como as plantas dos pés tingidas com hena.

Ahlan wa sahlan! Somos bem-vindas; estamos muito emocionadas.

Vocês desejam que nós comamos? Impossível; não estamos com fome; mas diante de tanta insistência não poderia resistir muito tempo. E, ali na nossa frente uma bandeja cheia de pratos do iftar. Que coisa boa! Além das abundantes iguarias preparadas por Set Aicha e suas filhas, cada visitante trouxe um bolo. Se vocês gostam de amêndoas trituradas, provem essa basbusa*, ela veio da casa de Set Tafida, que não tem igual. Se vocês apreciam mel, peguem essa baclava*. Tem ainda katayef recheado com nozes que alimenta bem. Vocês preferem mordiscar pistaches, avelãs, amêndoas secas e açúcaradas? Fiquem à vontade...

Do braseiro queimando sobe um inebriante perfume de incensos.

Admirem o terço islâmico de âmbar que Nabiha, sua vizinha, faz rolar entre os dedos.

– Ele vem da Meca, *oh* Out! meu pai deu-me há cinco anos, em seu retorno da peregrinação. E eu o santifiquei novamente deixando-o durante sete dias sobre a tumba de Sayyidna Hussein.

Eu gostaria muito que o Senhor me concedesse a graça de ver Laylat el Qadr! Eu tenho um filho homem, *oh* Set! Filho que enviei a escola até que ele tenha bigodes sob o nariz. Ele é sábio como um sheik de Alazar. Ele tem livros em francês e inglês dos quais seu pai não entende nada. Mas ainda não tem status. Nós queríamos fazê-lo entrar no ministério dos Wakfs*. Ele merece certamente mais que qualquer outro, e, no

**Baklava: bolo de mel.*

entanto, apesar de todos os esforços que seu pai continua a fazer já há dois anos, ele ainda não foi nomeado. Eu não peço nada de injusto ao Senhor pedindo-lhe para fazer ser admitido Abdel Azizi no ministério dos Wakfs!

Para estar puro diante de Deus no momento em que eu lhe apresentarei meu pedido, hoje eu fiz tudo o que me aconselhou meu vizinho o Sheikh Abdel Máguid. Durante todo o dia eu não comi nem cebolas, nem rabanetes nem favas. São sobretudo as favas que o Sheikh me recomendou evitar: nada além de um prato de “ful medames*” para pesar o corpo e a mente!

Essa manhã, em companhia de Umm Mahmud, de Khadija, de Tafida e de Set Aicha, eu fui rezar em Sayedna Hussein e em Sayeda Zeinab, sobre as tumbas dos netos do Profeta. E a tarde nós visitamos o Imame el Chafei e o Imame el Seissey. Fomos a pé, exceto para a mesquita de Sayyida Zeinab que é bem longe. Cansamos nossas pernas: o Senhor viu que não economizamos esforços para agradá-lo. E eu fiquei sem falar desde meu retorno para casa até o iftar. Mais de uma hora sem falar! Meu marido me interpelava, meu filho me interrogava: não descerrei meus lábios! Eu continuei pura como estava deixando a tumba do santo. E antes do iftar, bebi um grande copo de água no qual tinha embebido tâmaras secas provindas da Meca; o Sheikh Abdel Méguib que as tinha me dado. Pode-se fazer melhor, oh Senhor Misericordioso? Eu não mereço ver Laylat el Qadr?

Alá! Alá! Alá!...

As contas do terço islâmico de âmbar avermelhado desfilavam, rápidas, sob o polegar de Set Nabiha enquanto com fervor ela invoca o Senhor.

Set Tafida se levanta. Set Tafida, a cunhada de Set Aicha, é da casa. Ela vai jogar sobre os carvões do braseiro um punhado de sal que defuma e crepita: é o que se encontrou de melhor até agora para afastar os espíritos malignos que as vezes, à noite, rodam no ar ao redor das mulheres e lhes sopram maus pensamentos. Apenas um pensamento ruim e toda a esperança de perceber Laylat el Qadr estaria perdida!

- Que Deus a proteja, Set Tafida, e que ele lhe conceda aquilo que a senhora lhe pedir!
- Que ele ouça a senhora, *oh* Out, e que ele faça o mesmo à senhora... Eu queria tanto ter uma filha!
- Uma filha! Quando todas as mulheres pedem meninos?

**Azizi: el azizi: o poderoso, trata-se do intendente do faraó, putiphar.*

**Umm: mãe. Umm mahmud: a mãe de Mahmud; assim, uma mulher carrega o nome de seu filho mais velho.*

– Meninos! Mas eu já tenho cinco! Claro, quando o primeiro nasceu, meu marido sacrificou um camelo e eu fui agradecer a Deus em Sayyidna Hussein e na tumba do Imame el Chaféi, comemos um carneiro. Nós ainda festejamos a vinda do terceiro, matando um peru. Em seguida, eu apenas rezei a Deus para me dar uma filha; e quando o quinto menino nasceu bati a cabeça chorando. Estou envelhecendo, não terei uma filha que me preparará doces, me dará de beber quando eu estiver doente, uma filha que me enterrará após minha morte e virá em seguida colocar flores na minha sepultura?

– Espere Laylat el Qadr!

– Por tantas vezes eu já esperei ver o astro do Senhor. Mas, às vezes eu me pergunto se tudo não é escrito antes: pode-se mudar o Destino?...

Um coro de protestos se eleva imediatamente de todos os lados.

– Que blasfêmia Tafida! Seriamos nós tão tolas de esperar Laylat el Qadr essa noite, se não estivéssemos certas de que o milagre é possível?

– Tantas pessoas já testemunharam, por que ele não se produzirá também para nós?

– Escute, Tafida eu vou te contar uma história que eu ouvi da minha tia Zeinab, e que é, absolutamente, autêntica. Eu mesma conheci a mulher a quem aconteceu a aventura; ela se chama Alya, com frequência eu a encontrei na casa de minha tia, pois ela mora sobre ela, em Abbassieh, um apartamento que ocupa desde o seu casamento. Alya não é tão bonita, mas é doce, séria e cuida muito bem da sua casa. Ela adorava seu marido e acreditava que ele a amava igualmente. Mas os homens, nunca se sabe quais besteiras o diabo pode lhes inspirar! Esse se enamorou de uma jovem viúva que havia visto na casa de sua irmã, e que conseguiu lhe virar a cabeça ao ponto de se casar com ela apenas três meses após seu casamento com Alya.

Coloque-se no lugar da pobre mulher. Eu bem sei que o Profeta permitiu aos homens de não se contentar com uma única esposa. Quando uma mulher envelhece, ela aceita que seu marido queira ter prazer com uma novata; Deus os fez assim, os homens! Não se pode culpá-los! Mas, para Alya, que tinha apenas vinte anos, era uma afronta à qual ela não se resignava. Ela passava os dias e as noites a se lamentar, pois seu marido, longe de obedecer a lei do Profeta, que diz que um homem só pode ter várias mulheres se for imparcial, tinha instalado sua nova esposa em Koubbah e não a deixava mais.

Alya contou à minha tia que lhe aconselhou a ter paciência até o fim do Ramadã e esperar Laylat el Qadr. Minha tia, melhor do que ninguém, conhece todas as práticas às quais é preciso se submeter para caçar o mau olhado, ter sucesso em um zaar* ou se preparar para Laylat el Qadr. Ela explicou minuciosamente a Alya o que deveria fazer.

E bem! Alya, no correr da noite, viu no céu uma chuva de estrelas. Ela pediu a Deus o retorno de seu marido e foi se deitar. Ela foi acordada de supetão por batidas precipitadas à sua porta. Era ele, seu marido. Ele estava de galabia, pés descalços, como se ele tivesse recém-saído da cama. Tremia inteiro. Parecia abalado, fora de si. Sem que ela pudesse lhe perguntar, ele anunciou que repudiava sua segunda esposa, e com grandes juras, lhe prometeu que dali em diante consagraria sua vida à felicidade dela. Ele saiu de manhã para ir ao maazoun* onde redigiu o ato de repúdio. Voltando, trouxe para Alya um cesto de laranjas e um bracelete de ouro. Ele a beijou, a apertou em seus braços. Ele lhe repetia sem cessar: “Como você é bela, Alya! Até hoje eu não tinha me dado conta do quanto você é bela”. A partir desse dia ele foi o mais terno e o mais devotado dos maridos.

Alya teve a sabedoria de agarrar a felicidade que o Céu milagrosamente lhe enviara, sem fazer perguntas indiscretas. Dois anos mais tarde, seu marido, ele mesmo, contou-lhe o que tinha acontecido durante aquela noite:

Ele estava deitado ao lado de sua segunda esposa, quando foi acordado por um barulho estranho: era como batidas ao redor do quarto: nas portas, nas paredes, no teto. Ao mesmo tempo ele sentia formigamentos dolorosos em todo seu corpo, e seu coração batia tão precipitadamente que pensou que ia morrer, seus ouvidos zumbiam e ele ouvia uma voz que lhe repetia: “vá embora! vá embora!” Ele acendeu a luz, mas seus olhos embaçados no início apenas mostraram explosões de fogos de todas as cores. Como ele levantava a cabeça, viu macacos sorridentes pendurados no teto, e compreendeu que os jinns⁵ enchiam o quarto. Ele quis acordar sua mulher, mas recuou aterrorizado: um enorme macaco, peludo e feio, estava na cama no lugar de sua mulher!

Ele fugiu tão rápido quanto suas trêmulas pernas lhe permitiram, e só recobrou seus sentidos na rua, quando pode respirar o ar fresco da manhã, e sentir a vida voltar.

O marido de Alya era um homem devoto; ele sabia que nada acontece sem a vontade de Deus, entendeu que devia repudiar sua segunda esposa. Assim voltou àquela que ele havia tratado tão injustamente.

Pode-se dizer que após isso Laylat el Qadr não muda os Destinos?

**Zaar: sessão de magia destinada a chamar espíritos, muitas vezes para curar um doente.*

Maazun: funcionário que registra os casamentos e divórcios.

5. Gênios da mitologia árabe, os jinns são espíritos que podem assumir diferentes formas, e exercer influências sobrenaturais sobre as pessoas, tanto para bem quanto para o mal. (JAROUCHE, 2015)

– Quem ousaria sustentar um tal absurdo? gritou Set Fátima, que tinha se aproximado e escutado o final da narrativa de Set Tafida. A realização dos votos da Noite do Destino é confirmada por milhares de exemplos. Eu posso trazer o testemunho de minha irmã Aziza. Minha irmã! Eu posso garantir a veracidade do que ela me disse, como se fosse comigo mesma que tivesse acontecido.

Minha irmã viu Laylat el Qadr! É a maravilha das maravilhas! O céu se abre como se duas cortinas se abrissem, e no fundo aparece um lustre com pelo menos mil velas, tão grandes quanto as da mesquita de Sidi el Rifai; velas de todas as cores, cujas chamas brilham como rubis, opalas, topázios, esmeraldas, diamantes, enfim, como tudo que vocês podem imaginar de mais brilhante.

Vocês sabem que o doutor Ahmed bey Murad, o marido de Aziza, ganha muito dinheiro em sua clínica. Mas seu irmão, Selim, de quem ele é sócio, é bem mais astuto e o engana. É Ahmed quem trabalha e Selim quem enriquece. Aziza vê isso tudo claramente, mas seu marido é como um cego; ele confia em seu irmão e não admite que tentem alertá-lo contra suas manobras. Então Aziza, que está longe de ser tola, encontrou uma solução. Ela tinha apenas uma filha e Selim um filho. Eles tinham mais ou menos a mesma idade. Se eles se casassem a fortuna não sairia da família

Bom! Graças a Laylat el Qadr tudo aconteceu como minha irmã tinha desejado.

Tewfiq, o filho de Selim, não pensava de jeito nenhum em se casar com sua prima. No entanto, bastou que na Noite do destino, vendo o céu se entreabrir Aziza exclamar: “Que minha filha Malika desposse seu primo Tewfiq” para que isso se realizasse. Uma semana não tinha passado e o pedido estava feito, o acordo concluído. Procedeu-se imediatamente ao Katb el Kitab*. Já nasceu um menino e tudo vai bem, está às mil maravilhas.

– Se Aziza teve sucesso, interveio Umm Mahmud, é com certeza porque Malika não tinha outro primo além de Tewfiq. Vale mais especificar o sobrenome do pai e do avô e até mesmo o da mãe da pessoa da qual se fala para que o Bom Deus não se engane. Eu escutei contar a história de uma mulher de Tanta que desejava que seu filho desposasse uma rica herdeira, chamada Fátima Mohamed. Fazendo sua oração a Deus, ela não formulou outras precisões. Pois bem! seu filho levou uma filha de ninguém, uma pretinha que ele encontrou na rua, que se chamava Fátima Mohamed. Foi um verdadeiro escândalo esse casamento. A pobre mulher morreu de tristeza.

– É incrível, disse Set Khadija, que Deus, que tudo sabe e lê os corações, possa se enganar assim.

**Katb el kitab: assinatura do contrato de casamento.*

– Ele é muito ocupado durante a Noite do destino! Tantas pessoas lhe endereçam seus pedidos ao mesmo tempo, que é bem compreensível às vezes cometer um erro.

– Disseram-me que foi um acidente do mesmo tipo que tinha acontecido a Zanouba, a filha de Umm Hassan, de Darb el Magharba, aquela que desposou o sheikh Abdek Méguib de Matarieh. Ela acreditava ser estéril e via seu marido definhando de tristeza porque ele não tinha um filho homem. Parece que ela recorreu a Laylat el Qadr. Ela viu o astro do Senhor, mas estava tão perturbada que perdeu a cabeça e no lugar de dizer “Alá, dê-me um menino” ela sem dúvida disse apenas “dê-me um filho”. O milagre não dura muito tempo. Não se pode ser pego desprevenido. Zanouba ficou grávida depois disso. E ela estava bem feliz. Mas nasceu uma menina. Filhas, seu marido já tinha várias!

Zanouba deixou sua sorte passar, e dizem que a oportunidade perdida jamais é reencontrada: não se vê duas vezes Laylat el Qadr em sua vida. E o Sheikh Abdel Méguid, apesar de sua idade, é bem capaz de tentar ainda uma vez a sorte com uma nova esposa. Eu encontrei Umm Hassam outro dia, ela estava muito inquieta.

– Ele deve estar em seu terraço nesse momento, esperando Laylat el Qadr, disse Nabiha. De fato, Deus abandona aquelas que foram tão tolas de não aproveitar do milagre que Ele realizou em favor delas.

– Não faça também um desejo imoral, disse Set Hassiba, e sobretudo pedir a Deus de desunir as famílias. Senão Deus se chateia e com razão. Quando nós morávamos em Sohag, onde meu marido era juiz no tribunal charéi, nós tínhamos como vizinhos uma família que discutia do amanhecer ao anoitecer. Havia ali uma viúva, Umm Faraj, sua filha de idade já avançada, seu filho Faraj com a esposa Samira. Evidentemente as três mulheres não se entendiam bem; Rokeya principalmente, era rabugenta e desagradável com sua jovem cunhada. É preciso entendê-la, essa moça! Nunca foi pedida em casamento, e estava com ciúmes da esposa do irmão. E quanto a mim, eu recebia as confidências de uma e da outra, alternadamente. De vez em quando era a mãe que vinha se lamentar:

– Ah! Set Hassiba, como a senhora é feliz de ainda não ter nora! Essas moças de hoje não têm nenhum respeito por aquela que carregou seu marido, que o amamentou com seu leite, que o educou! Quando eu dou uma ordem àquela lá, ela só obedece resmungando. De manhã, esquece de me saudar por primeiro. E além disso, nunca concorda comigo. Quando eu grelho carneiro, é bezerro que ela queria. Quando preparo favas ela teria gostado de bamias*! Quem deve comandar a casa. Eu te pergunto? Ela se casou com meu filho, deve se curvar sob meu chinelo.”

**Bamias: ou cornos gregos: tipo de legume.*

Em seguida vinha Rokeya que adicionava um pouco mais ao que sua mãe dizia.

– Uma mocinha que não sabe nem remendar sua camisa! Uma preguiçosa que fica fechada no quarto enquanto minha mãe e eu nos matamos limpando e cozinhando! Uma sirigaita que passa horas inteiras a se contemplar diante do espelho, se maquia como uma mulher da vida, e não se preocupa com outra coisa que agradar aos homens! Ela puxa os cabelos para os esticar: todo mundo não percebe que ela é crespa como sua avó a neguinha?”

Quando Samira me visitava era outra a história. Ela chorava, se lamentava:

– Eu não posso mais viver com essas duas mulheres! Oh Set Hassiba, elas me tratam como uma empregada, pior que a empregada delas, pois a empregada, a gente tem medo que vá embora, enquanto eu, sou obrigada! Para agradá-las, eu deveria estar todo dia de galabia suja e fazer os trabalhos mais nojentos da casa. Assim que eu coloco o menor dos adornos, Rokeya me oprime com insultos. Ela passa seu tempo a observar meus desejos para os contrariar. Se eu quero preparar uma xícara de chá, ela já pegou a panela. Se eu consigo acender o forno, ela saltou para apagá-lo e me impede de usá-lo. Ela esconde o açúcar; ela esconde o café. Ela me detesta, ela me arrancaria os olhos se pudesse! Ela é invejosa! A senhora compreende; nenhum homem nunca quis sua velha pele cinza! Ela está furiosa que seu irmão tenha me desposado; quando se vê sozinha com ele, lhe conta coisas sobre mim: horrores que eu me envergonharia de repetir para a senhora! Por sorte que meu marido não acredita nela; mas é um homem fraco, ele não quer deixar sua mãe e ele não ousa expulsar sua irmã.

Então, quando chegou a Noite do Destino, Samira cumpriu com fervor suas devoções; fez tudo o que precisava para estar em estado de graça, e viu Laylat el Qadr!

Ela formulou o voto: “Senhor faça com que eu tenha minha casa, meu forno, minhas panelas e que eu viva longe da minha cunhada e da minha sogra!”

Seu desejo não se realizou como ela desejava, infelizmente! De fato, ela deixou a cunhada e a sogra: seu marido a repudiou! Mas ela não tem nem sua casa, nem forno, nem panelas; teve que retornar para casa do pai dela e viver com a madrastra, com quem também não se entende.

Vocês percebem, ela tinha feito um voto ímpio pedindo que o marido deixasse a mãe dele. E Deus a puniu por isso.

– Oh Set Out, me disse bem baixo a pequena Fula que rastejou para meu lado, eu peço a Deus para ser amada pelo homem que amo. É um voto ímpio?

Fula pobrezinha! Ela tem uma voz fraquinha que dá pena. Eu a conheci bem criança: é a sobrinha de Set Aicha. Ela não teve sorte na vida até o momento. Casou-se muito jovem e sem amor, viúva após alguns meses do casamento, retornou à casa de seu pai, que não é afetuoso com ela. E ei-la agora possuída, atormentada pelo amor!

Eu lhe pego a cabeça; viro para mim o rosto fino: ele está encharcado de lágrimas. Eu a levo para longe.

– O que há, Fula? Por que essa imensa tristeza?

– Oh Set, eu ainda não disse a ninguém: eu o amo! Eu o amo! Eu morreria se ele não me quises!

– Mas quem, pequena Fula?

– Ele se chama Mansur. É um mercador de Damas. Eu o vi na casa do meu pai, esse inverno, várias vezes. Ele é bonito, oh Set! Eu nunca tinha visto um homem tão bonito. Imediatamente eu o amei. Eu tentava estar ali quando ele vinha. Ele também me olhava. Um dia eu me encontrei sozinha com ele, alguns minutos. Ele me perguntou se eu gostaria de ir a Damas com ele. Eu não tive tempo de lhe responder; outras pessoas chegaram. Mas é claro que eu quero partir com ele! Ao fim do mundo se ele quises: eu deixaria tudo para segui-lo.

Pensei que ele falaria com meu pai. Mas ele partiu. Isso é tudo. Há dois meses não o vejo. Eu sei que ele viaja ao Sudão. Por que não me escreve? Já me esqueceu? Ele desistiu de me desposar? Passo os dias e as noites pensando nele e a me atormentar.

Eu revejo seu rosto, me repito as palavras que ele disse; ainda ouço sua voz em meus ouvidos. Meu pai se inquieta pois eu não como mais. Ele acha que estou doente. Mas o único remédio para o meu mal, seria uma palavra, uma carta dele.

Toda manhã eu me levanto primeiro para esperar o carteiro. Pois se ele me escrever, temo que meu pai pegue a carta; ele a leria antes de mim e se chatearia. Eu sempre tive medo da raiva do meu pai. Então pego rápido a correspondência: há cartas para todo mundo, menos para mim. E me desespero. Isso não pode durar.

Eu rezei tanto para Deus, vou rezar tanto ainda, que no fim Ele terá piedade de mim! Não é um pecado amar! Eu não faço mal. Porque Laylat el Qadr não me trará a única coisa que pode salvar minha vida?

Eu afago a cabecinha sacudida pelos soluços.

– Acredite, Fula. Deus é misericordioso!

Enquanto isso um tiro de canhão, um segundo depois um terceiro estoura na noite. Pouco depois o tambor do mussaharati de Husseinieh ressoa no final da rua. Ele para diante de cada casa e ouvimos a voz embargada do velho, à qual se junta, ainda que com fragilidade, a de seu neto. Eles chamam os fiéis.

“De pé! Oh mãe de família! De pé! Umm Abdel Rahim! De pé! Oh crentes!” diz a voz grave.

E a voz infantil retoma:

“Comam e bebam! Apressem-se! A aurora virá em uma hora!”

Três batidas de tamborim; e o velho grita tão alto quanto ele pode:

“Não esqueçam o presente para o mussaharati!”

Set Tafida reanima o braseiro e recoloca sobre os carvões os kânekas* e os copos de água para o chá. Set Aicha, que tinha desaparecido, reaparece com suas filhas e suas criadas. Elas trazem bandejas carregadas com louças e mantimentos. É o suhur, a refeição do final da noite. Nenhuma anfitriã segue as tradições com mais atenção que Set Aicha. Essa noite ela assegurou que não entre nas refeições nem cebola, nem alho, nem rabanete, nem pimenta. Ela fez com que fossem preparados os pratos mais variados para que cada uma de suas convidadas encontre aquilo que lhes convém.

Todo mundo se junta ao redor das bandejas.

– Eu, diz Set Hassiba, no suhur como apenas queijo sem sal; dessa forma não fico com sede durante o dia e me sinto leve.

– Isso não me bastaria, diz Umm Mahmud, eu cairia de fraqueza; eu tomo sempre dois pratos de ful medames* com azeite e ovos poché.

**Kâneka: pote de cobre onde se ferve o café.*

**Ful medames: prato de favas muito popular.*

Cada uma diz suas preferências: para uma é sopa de galinha, para outra, tortas de milho encharcadas no leite. Uma escolhe um prato de coelho com arroz uma outra, petiscos de batatas fritas. Tem, nas bandejas, leite coalhado, halawa*, tehine*, azeitonas, manteiga, mel, bolos, qamar al-din* é claro, e, em abundância, frutas e amêndoas.

– Eu sou obrigada a comer bem para ter forças, explica Set Khadija, pois amanhã irei trabalhar muito. Em dois dias é a festa; é preciso começar os preparativos, tenho que dessalgar o bacalhau na água, preparar a carne ensopada, amassar a massa para os bolos, ferver o arroz para o xarope de sobieh*. E ainda costurar os dois vestidos de minhas filhas: elas não me deixarão em paz enquanto eu não os tiver terminado.

– Eu, diz Nabiha, tenho também um bom apetite, e o hábito de tomar um suhur farto, mas na Laylat el Qadr, tomo cuidado de comer apenas pão sem levedura, leite coalhado e as frutas das quais o Profeta falou no Alcorão: as tâmaras, os figos, as uvas; e bebo apenas água de rosa. O Sheikh Abdel Méguid que me aconselhou a agir assim se eu quiser que meus votos sejam atendidos.

– Deus não pede tanto, diz Set Aicha. Certamente, ele recomendou não comer alho ou fumar. Isso não seria adequado. Mas um pedaço de halva* e uma xícara café ou chá com certeza não fazem mal.

Uma discussão começa. Mas eis que o canhão estoura de novo. Mais de um quarto de hora antes do amanhecer. E a voz do mussaharati volta na noite:

“Terminem logo a refeição, oh Umm Abdel Rahim! Em alguns minutos vocês distinguirão o fio branco do fio negro, e vocês farão o completo jejum até a noite.”

E ele ainda acrescenta:

“Não esqueçam o presente do mussaharati!”

Set Fátima que cochilava desperta com um sobressalto.

Set Tafida enche as xícaras de café que a gente engole às pressas. As criadas subiram bacias de água limpa, e todo mundo procedeu mais uma vez o ritual da ablução, ao “wudu”⁶, segundo manda o Alcorão:

Ó vós que credes! Quando vos levantardes para a oração, lavai as faces e as mãos até os cotovelos - e, com as mãos molhadas, roçai as cabeças - e lavai os pés até os tornozelos.

**Halawa: massa feita principalmente de sésamo e açúcar.*

**Tehine: tipo de aperitivo feito principalmente de uma massa líquida de farinha de sésamo.*

**(Q)amar al-din: pasta de damasco.*

6. Ablução.

Cada uma escolhe em seguida um lugar e estende seu tapete de oração.

Set Khadija está em sua quinta série de vinte rakats⁷: à noite ela terá se prostrado cem vezes: cinco vezes vinte, ela terá evocado mil vezes o nome de Alá e recitado cem vezes quatro suratas do Alcorão, as mais curtas de fato, aquelas que todo mundo sabe de cor, como a surata do Sucesso, a dos Homens e a da Aurora. E a maioria dos presentes, que sabem como ela a regra, seguem seu exemplo. Elas guardaram para esses últimos minutos da noite, os mais propícios, diz-se, para a aparição de Laylat el Qadr, as últimas orações que completarão a série exigida pela tradição.

Apaga-se as lâmpadas; apenas o braseiro enrubesce, encandece num canto. Por todos os lados na cidade soa o nome de Alá enquanto se inclinam e se levantam torsos vestidos de branco.

Em nome de Deus O Clemente, O Misericordioso
Dize: “Ele é Alá, Único. “Alá é O Solicitado.
“Não gerou e não foi gerado. “E não há ninguém igual a Ele.”

Na voz de Set Aicha, a de Khadija faz eco:

*Em nome de Deus O Clemente, O Misericordioso
Dize: “Refugio-me no Senhor dos homens,
O Rei dos homens,
O Deus dos homens,
Contra o mal do sussurrador o absconso, que sussurra perfídias nos peitos dos homens, Seja ele dos jinns, seja ele dos homens.”*

Set Hassiba recita com fervor outra surata conjuratória, a surata da Alvorada:

*Em nome de Deus O Clemente, O Misericordioso
Dize: “Refugio-me no Senhor da Alvorada,
Contra o mal daquilo que Ele criou,*

7. *Oração da Alvorada.*

*E contra o mal da noite quando entenebrece,
E contra o mal das sopradoras dos nós.
E contra o mal do invejoso, quando inveja.”*

Set Nabiha coloca todo seu coração na sura do Socorro:

*Em nome de Deus O Clemente, O Misericordioso
Quando chegar o socorro de Alá e também a vitória,
E vires os homens entrar na religião de Alá, em turbas,
Então glorifica, com louvor, a teu Senhor e implora-Lhe perdão.
Por certo, Ele é O Remissório*

– Oh Set Out, diz perto de mim a voz baixa de Fula, eu vejo Laylat el Qadr!

Seu braço estendido me designa, ao Oriente, um astro cintilante. É Vênus, a Estrela da Manhã. Mas eu não desengano Fula, que com as mãos juntas levantadas em direção ao céu, ora com fervor:

– *Senhor, una-me a Mansour Kamel Mohamed, o mercador de seda de Damas.
Não erre, Senhor. Una-me ao homem que amo.
Tu podes o que Tu queres, ó Senhor. Teu poder é infinito.
Tu que levantas os ventos e os acalma,
Tu que desencadeias as tempestades, incha as ondas, depois devolve a calma ao mar,
Tu por quem o sol levanta e por quem ele se deita, por quem o dia sucede a noite e a noite ao dia,
Tu que separas os céus da terra e das águas,
Tu que fizestes jorrar doze fontes do seio de uma rocha, e que fez correr água entre as areias do deserto,
Tu que abristes as águas do mar diante de Moisés,
Tu que substituíste um carneiro pelo filho que Abraão iria T'imolar,
Tu que colocaste um menino no ventre/ seios de Maria ainda virgem,
Tu que deste ao Profeta analfabeto o conhecimento do Alcorão,*

O Senhor, eu não Te peço um enorme milagre!

Eu amo Mansour, Senhor; faça com que ele me ame de volta!

Se eu o amo, Senhor, é pela Tua vontade. Eu não escolhi meu destino, Tu que me deu, Tu me destinaste a amar a ele e não a outro.

O senhor! Nesta noite abençoada em que o anjo Gabriel, entregando ao Profeta Teus santos mandamentos, mudou o destino do mundo, transforme também minha vida; dá-me o amor de meu amado!

Eu peço pouca coisa, Senhor! Que uma carta dele essa manhã venha apaziguar minha angustia, e eu Te louvarei até meu último dia.

Eu sofro, Senhor, as torturas dos malditos!

Eu quero saber, Senhor, se ele me ama ou não. Se ele me ama, que ele me diga! que ele venha me procurar e me levar para onde ele queira!

Se ele me esqueceu, meu Deus! Se eu devo viver sozinha, sem ele, o resto da minha vida, não leve, Senhor, nem meu amor por ele, nem meu sofrimento!... Somente apague o amor do meu coração o dia em que Tu me apagarás do livro dos vivos.

A estrela da manhã sobe lentamente no céu, impassível, mas quem sabe? Através de suas lágrimas, Fula talvez a veja explodir em milhares de faíscas e a esperança encha seu coração.

O céu ao oriente clareia. De repente do minarete vizinho cai a voz do muezim que chama os fiéis ao sobh⁷, a oração da aurora. Ninguém melhor que Mohamed, o muezim cego da mesquita de El Bayumi, sabe cantar as frases sagradas do azan*:

Alá é o maior! Alá é o maior!

Alá é o maior! Alá é o maior!

Presto testemunho que não há outra divindade além de Alá.

Presto testemunho de que Mohammad é o Mensageiro de Alá.

Vinde a oração! Vinde a oração!

Vinde a salvação! Vinde a salvação!

Alá é o maior! Alá é o maior!

Não há outra divindade além de Alá.

**Azan: chamado à oração.*

Cada mulher, de pé sobre seu tapete, o olhar em direção da Meca, diz sua intenção de realizar o sobh, e, as mãos abertas em direção ao céu, pronuncia o takbir* "Alá é o maior!"

Mais nada existe agora além da oração. O murmúrio das vozes amplifica: de pé, a mão direita na mão esquerda todas recitam a Al-Fātihah:*

*Em nome de Deus, O Clemente, O Misericordioso
Louvor a Alá, O Senhor dos mundos.
O Misericordioso, O Misericordioso.
O Soberano do Dia do Juízo!
Só a Ti adoramos e só de Ti imploramos ajuda.
Guia-nos à senda reta,
À senda dos que agraciaste;
não à dos incursos em Tua ira nem à dos descaminhados.*

Todos juntos as costas curvadas depois se endireitam: "Alá escuta O louvor!" Os joelhos dobram, as testas vão tocar o solo, os bustos se levantam depois de prostram de novo.

A gente se apressa, pois, a luz cresce rapidamente, e para que a oração seja válida é preciso ter terminado as duas rakats* antes do nascer do sol. Set Tafida terminou a oração. Sentada sobre os calcanhares, ela já está recitando a shahada*:

*Presto testemunho que não há outra divindade além de Alá.
Presto testemunho de que Mohammad é o Mensageiro de Alá.*

Depois, virando a cabeça para a direita e em seguida para esquerda, ela pronuncia duas vezes a taslíma*: Sobre você esteja a Saudação e a Misericórdia de Alá.

Ela então se levanta, imitada quase que imediatamente pelas outras mulheres.

**Takbir-taslíma: durante sua oração o muçulmano é colocado em um estado de pureza sagrada dita Rībrāmī: sua atenção é cortada do mundo exterior e inteiramente consagrada a sua oração. O takbir é a fórmula que abre o período da ihram, e o taslíma aquela que a termina.*

**Rakat: prostrações, na oração muçulmana.*

**Shahada: profissão de fé islâmica: Ren atesto que não há outro deus senão Alá e que Maomé é o enviado de Alá.*

É a hora. As estrelas se apagam uma após a outra. Vênus fica sozinha, redonda como uma pequena lua. Os rostos, as bandejas cheias dos restos do suhur* as casas vizinhas, a mesquita de El Bayumi, emergem na noite e retomam suas formas do dia. O sol aparece no alto da Montanha Vermelha.

De um canto escuro de repente estoura um longo suspiro feliz. É a Set Fátima que a gente tinha esquecido. Sentada sobre seu tapete de reza, ela esfrega os olhos bocejando

– Eu vi Laylat el Qadr!

– A senhora viu Laylat el Qadr, Set Fátima? Como era?

Set Fátima olha ao seu redor, mal acordada.

– Alá! exclama, eu não estou na casa do meu pai, na rua El Ghouriah?

Todo mundo exclama.

– É extraordinário! Diz Set Fátima. Parecia que eu estava na janela do quarto na casa de El Ghouriah. Em frente tinha a loja de Salah Amine, o joalheiro, fechada pela sua grande cortina de ferro. E bem! Subitamente, a cortina se levanta e eu creio que o Paraíso me apareceu. Uma luz celeste! Colares de pérolas, coroas de diamantes brilhante como sóis que giravam, giravam! Era deslumbrante!

– A senhora fez um voto, Set Fatima?

Set Fatima hesita, embaraçada.

– A tola! exclama Umm Mahmud, ela não fez um voto!

– Sim, diz Set Fatima, eu fiz um pedido; mas não aquele que eu tinha preparado. Eu tinha a intenção de pedir que meu marido pagasse a Peregrinação a Meca, e no lugar disso, pega desprevenida, desejei que ele Me desse um colar de pérolas! Eu agora temo que Alá se aborreça e Ele não me dê nada!

– Ah! Diz Set Aicha, peça-o sempre a seu marido; se ele sabe que a senhora viu Laylat el Qadr, ele verá uma ordem de Deus e talvez obedecerá.

**Suhur: refeição da manhã, antes do nascer do sol.*

– Eu não tenho nenhuma esperança nisso! É um avarento e um descrente. Ele me responderá que eu sonhei ou que invento uma história para ele gastar dinheiro. Precisaria que Deus mudasse o coração dele!

– Para que ele lhe ofereça a Peregrinação?

– Eu me contentaria com o colar de pérolas.

Rimos. É dia alto agora, o sol já está no alto sobre o horizonte. Não é por ele que a gente passou a noite no terraço. Pode-se vê-lo todo dia, o sol! Enquanto para Laylat el Qadr tem se a sorte apenas uma vez por ano. Adeus aos projetos até o ano que vem!

– A propósito, diz Set Tafida, enquanto nós descíamos a escada, não foi só Fatima que viu Laylat el Qadr!

Em meu braço, sinto a mão tensa de Fula. Ela não me diz nada, mas seu rosto está radiante de esperança. Que Deus que lê os corações a una àquele que ela ama!

**Set: mulher.*

REFERÊNCIAS

KOULOUB, Out El. **La nuit de la destinée**. Paris: Gallimard, 1954.

SANTOS, Sheila Cristina dos. **UMA NOITE DE RAMADÃ DE OUT EL KOULOUB: TRADUÇÃO COMENTADA DO CONTO LEILET EL QADR**. 2018. 170 f. Dissertação (Mestrado) - Curso de Estudos da Tradução, Universidade Federal de Santa Catarina, Florianópolis, 2018. Disponível em: <<http://tede.ufsc.br/teses/PGET0366-D.pdf>>. Acesso em: 25 out. 2019.